Supplément mensuel
L'Orient LE JOUR
Vendredi 3 mai 2019

L'Orient Littéraire

Numéro 155 - XIIIe année
Paraît le premier jeudi de chaque mois, sauf exception

III. **Entretien avec Jean-Christophe Rufin**
IV. **Poésie : Samia Toutounji**
V. **Le journaliste en empoisonneur**
VI. **Djeddah vue par…**
VII. **Mohamed Berrada, le Maroc en examen**
VIII. **Elena Ferrante, la toute-puissance de l'auteur**

Édito

Le centenaire du Barreau

L'Ordre des avocats de Beyrouth, fondé en 1919, vient de fêter son centenaire en grande pompe. Un événement d'autant plus important qu'il concerne une profession qui, au fil des années, a donné au pays des dizaines d'excellents juristes et législateurs, ainsi que plusieurs présidents de la République, présidents du conseil et chefs du Parlement, sans compter de nombreux ministres et députés. Hélas, « *le beau métier d'avocat* » (selon le titre d'un ouvrage de Jean Gallot) se heurte aujourd'hui à de graves difficultés : surnombre, crise économique, lenteur de la justice, sans compter le tsunami numérique qui risque d'en modifier prochainement les règles. Bien que décrié par certains auteurs (Shakespeare, Rabelais, Racine, Balzac ou Courteline !), il demeure l'un des plus nobles au monde car il consiste à endosser les problèmes des autres (en plus de ses propres tracas), à défendre le droit contre l'injustice et la loi de la jungle, et à sauvegarder les libertés publiques dans un environnement souvent hostile. Au fond, l'avocat est à son mandant ce que le médecin est à son patient : un diagnostiqueur, un conseiller, un guérisseur et, s'il réussit, un sauveur.

À l'heure où la lutte contre la corruption se généralise, aussi bien au Maghreb qu'en Amérique latine, il appartient au Barreau de monter au créneau pour réclamer lui aussi la restitution des biens mal acquis et des milliards pillés par la plupart de nos dirigeants – seule solution pour combler le déficit sans saigner à blanc une population déjà exsangue. Est-ce bien là le rôle des avocats ? Assurément. Car défendre les citoyens contre les rapaces qui les ont dépouillés, c'est défendre la dignité et la survie du Liban.

ALEXANDRE NAJJAR

Une conférence à l'occasion du lancement du livre aura lieu le mercredi 29 mai à 17h, au Campus de l'innovation et du sport de l'USJ, avec SEM Bruno Foucher, Mgr Youssef Béchara, Pr Salim Daccache, M. Georges Ghanem et M. Mohammad Hussein Chamseddine.

Les années Samir Frangié résistent

Deux années se sont écoulées depuis la mort de Samir Frangié, mais sa présence ne cesse d'interpeller comme nom, comme image, comme pensée et voie. La médiocrité d'une scène politique libanaise où la lutte pour le pouvoir et le lucre a radié toute dimension nationale et culturelle n'en est pas la seule raison. Une ferveur, une fidélité, une reconnaissance pour celui qui, avec plus de courage, de sagacité, de permanence assignait les buts et les poursuivait – tout en luttant, les dernières années, contre le plus insidieux des maux – persévèrent ; ce qui n'est, de la part de ceux qui l'ont connu, que droiture.

Après *La Révolution tranquille*, textes choisis (1995-2017) par Michel Hajji Georgiou, publié par L'Orient des livres en 2017, le même éditeur fait paraître une biographie en arabe signée par le plus dévoué des compagnons de route, Mohammad Hussein Chamseddine. L'ouvrage est en fait polyphonique, non seulement parce qu'il est centré sur la parole de Samir (entretiens, enregistrements, manuscrits, textes publiés et inédits…), mais parce que s'y expriment sa famille (les précisions d'Anne, son épouse, sont toujours pertinentes…), ses amis (Mgr Youssef Béchara, initiateur et hôte du Regroupement de Kornet Chehwane, signe une présentation magistrale) et que chacune des parties du livre a été discutée par une cellule *ad hoc*. Biographie autant qu'autobiographie, prétendant à l'objectivité sans afficher la neutralité, le livre se penche à la fois sur le vécu, les engagements et les idées, d'où sa richesse et son apport à l'histoire libanaise et au monde contemporain.

Le premier chapitre est consacré aux années politiques de Hamid Frangié (1934-1957), ce qui est amplement légitime vu l'importance de cette personnalité historique, son combat pour l'indépendance du Liban, son rôle dans l'évacuation des troupes françaises en 1946 et les accords monétaires, son intégrité, sa sage modération et sa défense opiniâtre du Pacte national contre l'aventurisme chamouniste (années 1950). L'image qu'il laisse pour les divers groupements libanais, toutes confessions confondues, ne cesse d'être reluisante, et il n'est pas étonnant que son fils Samir l'intègre comme « contrôle » et « référence » intérieurs, lui devant ses valeurs, non sa place sur l'échiquier. Mais l'autre gageure de l'ouvrage est à double tranchant : éviter de parler des divisions du clan Frangié après 1957 et l'hémorragie cérébrale de Hamid. C'est toujours indélicat de se glisser dans les divisions d'une famille et les grands combats de Samir n'auraient rien gagné à se perdre dans des sentiers étriqués. Mais la vérité demeure ainsi partielle et bien des choix du protagoniste restent inexpliqués. À sa famille, Samir doit une certaine aura et une « immunité », mais à sa discorde, des déboires et des impasses.

D.R.

Samir Frangié est l'ennemi de la violence à laquelle il oppose le dialogue où il passe pour un maître chevronné.

Dans son *Voyage au bout de la violence* (L'Orient des Livres/Actes Sud, 2012), l'auteur relate sa rencontre précoce avec cette dernière. Il avait 12 ans quand eut lieu la tuerie préélectorale de Miziara où des clans zghortiotes s'affrontèrent ; intracommunautaire, elle préfigura par le « nettoyage » familial des quartiers la guerre du Liban. Mais c'est de retour d'Europe en 1965 et après la découverte des idées de gauche qu'il entama à Zghorta, avec des jeunes d'appartenances variées, des mouvements pour combattre les féodaux et les inégalités. En 1966, il rejoint le parti communiste et le quitte après la défaite de 1967, alors que s'éclosent dans les universités de Beyrouth de nouvelles formations estudiantines (telles les FFE) et que les affinités arabes prennent le pas sur les solidarités internationales. Les « fils de famille » de gauche se montrent les plus audacieux dans les manifs et affrontements, bénéficiant de la protection de leur nom et ascendance. L'effervescence de Mai 68 touche de plein fouet le Liban et l'action de « l'Union des communistes » s'affirme au Sud, à la Békaa, à Mkallès… Samir y est particulièrement engagé (1968-1970) avec des amis dont aucun nom ne nous est caché. Mais après trois ans de militantisme partisan, il se consacre au journalisme et à la vie de famille sans renier ses idées, leur assurant une large audience (1970-1975). Sa carrière le montre particulièrement créatif et innovateur : *Fiches du monde arabe, Petro Report*…

Les années qui précèdent la guerre de 1975 esquissent l'horreur qui va suivre. La lutte armée incarnée régionalement par la résistance palestinienne et nourrie par la mythologie d'une révolution mondiale s'impose désormais à une jeunesse protestataire en quête d'égalité, de liberté et de justice. Samir confessera plus tard un penchant condamnable à prendre appui sur les organisations palestiniennes pour réaliser les buts, ce qui la rendra un appoint et un poids. Aux premiers mois des combats, il est membre de la direction du Mouvement national libanais comme personnalité indépendante aux côtés de Kamal Joumblatt. Mais son opposition au « camp chrétien » ne l'empêche pas de chercher à se disjoindre des factions en lutte et de s'interroger sur le déferlement de la violence que connaît alors le pays, violence intérieure née de pressions, de peurs, de haines. Le Front des chrétiens indépendants fondé en 1976 condamne les deux camps. Cette tentative intéressante ne tarde pas à appeler son dépassement (1977) : il faut mettre fin à la guerre, pousser les belligérants au dialogue, trouver les points d'accord.

Le courage du compromis, l'unification des mouvements civils et pacifistes qui prolifèrent dans toutes les régions, la reconnaissance de la seule légitimité de l'État, le bannissement de la force dans la confrontation, l'appel à l'imaginaire politique et le déploiement des arguments justes rendent Samir indispensable à la plupart des contacts pour sortir des impasses meurtrières. La confiance qu'il inspire, les amitiés qui l'appuient lui donnent le rôle de soldat connu et inconnu de l'accord de Taëf (octobre 1989) qui met fin à la guerre.

De l'hégémonie syrienne qui prévaut de 1990 à 2005, Samir est un des plus fins lecteurs ; une analyse profonde, équilibrée et juste, nous dit Chamseddine. La « stratégie du salut national » ne peut être trouvée que dans la fin des cloisons artificielles, l'unité des Libanais, la réhabilitation de l'idée d'une Entité nationale aux repères positifs (1920, 1943…) et aux acquis évidents. Un « Congrès permanent du dialogue libanais » est formé. Les amis de tous les cazas et combats successifs accourent. Le pluralisme est assuré dans une absence de hiérarchie, de cloisonnement interne/externe. Le dialogue se renouvelle et les initiatives individuelles et collectives sont encouragées. Des périodiques de qualité forment et informent centre et périphéries. Cette activité et ce réseau ne résorbent pas tout l'effort de Samir et de ses amis : dialogue islamo-chrétien, synode pour le Liban (1995), contribution à mettre en œuvre l'Exhortation apostolique de mai 1997 quant à l'ouverture, le vivre-ensemble et la solidarité arabe, le pardon, l'épuration de la mémoire… Après 2000, le retrait israélien et l'appel des évêques maronites au retrait des forces syriennes du Liban, ce fut le regroupement de Kornet Chehwane (30 avril 2001) et en 2005 l'intifada de l'indépendance. Peu après, la révolution se dévoie et les causes du mal sont dénoncées sans pouvoir être dépassées.

Samir qui ne craint pas de parler de sa maladie a vécu avec elle un quart de siècle. Il a été victime de trois cancers successifs sans rapport l'un avec l'autre : le premier, en 1994, fut facile à guérir ; le second, en 2010, où l'ablation réussie d'une grande tumeur au cerveau a relevé, selon les médecins, du miracle ; le dernier en 2015 a atteint les poumons et le foie. Courageux, entêté, résilient, combattant né ne craignant pas les confrontations, puisant des forces dans la vie et attaché à elle, à la pensée, à l'humour, à la joie… Le dévouement familial et la solidarité des amis lui sont d'un secours permanent mais il ne cesse de se montrer le « plus fort » les réconfortant un à un.

Concernant la foi de Samir dont Mgr Béchara fait la troisième dimension de sa personnalité avec la pensée au service des valeurs et la lutte pour les objectifs politiques et nationaux, laissons la parole au prélat, à la famille. Pour le premier, la face croyante s'est révélée dans la longue lutte contre la maladie qui n'a pu entamer ni le vouloir, ni le moral ni la clairvoyance. Anne, tout en penchant vers cet avis et signalant la dimension «messianique» de la longue épreuve de Samir, note son mutisme sur la question et approuve l'affirmation de sa fille Hala : « *La foi religieuse conduit à la foi en l'homme comme l'inverse* (…). *Si l'une ne conduit pas à l'autre, elle reste incomplète.* »

Samir Frangié est l'ennemi de la violence à laquelle il oppose le dialogue où il passe pour un maître chevronné. Mais il lui assigne des buts ascendants qui vont de la construction nationale à l'approfondissement social et humain. Il cherche à en accroître le champ en l'étendant aux printemps arabes, aux rives de la Méditerranée, à la Terre des hommes. Il en approfondit les présupposés pour soutenir que ce ne sont pas les différences qui l'obstruent mais les menaces de leur disparition. Il élève ainsi la communication à un rang philosophique peut-être inconnu.

Tout se passe pour Samir comme si un problème est l'opportunité providentielle de la recherche d'une solution, d'où la tâche toujours reprise et l'optimisme jamais en manque. Sa biographie est un livre de mémoire plurielle non seulement pour les innombrables amis cités mais pour tous ceux qui vivent les années Samir comme des ténèbres épaisses où perce un rayon lumineux. Ces années résistent et continuent. Elles marquent un commun destin.

FARÈS SASSINE

À paraître :
ZAMAN SAMIR FRANGIÉ… SÎRA (LES ANNÉES SAMIR FRANGIÉ, UNE BIOGRAPHIE)
de Mohammad Hussein Chamseddine,
présentation de Mgr Youssef Béchara, *L'Orient des livres, 2019, 324 p.*

Les tribulations de Le Clézio en Chine

QUINZE CAUSERIES EN CHINE : AVENTURES POÉTIQUES ET ÉCHANGES LITTÉRAIRES DE J. M. G. LE CLÉZIO, Avant-propos et recueil des textes par Xu Jun, *Gallimard, 2019, 208 p.*

Xu Jun, universitaire, traducteur et ami chinois du prix Nobel de littérature 2008, a recueilli les textes de quinze « causeries » prononcées par l'écrivain dans son pays, et dont certaines ont dû faire grincer quelques dents.

J. M. G. Le Clézio est à n'en pas douter un grand écrivain, qui méritait amplement son prix Nobel de littérature 2008, puis son entrée, vivant, dans « La bibliothèque de la Pléiade », cette antichambre du Panthéon, à défaut de l'Académie française qui, semble-t-il, ne l'a jamais tenté. Trop nomade, trop baba cool, cet homme qui, été comme hiver, se promène en nu-pieds, trop rebelle peut-être, cet écrivain engagé, ce militant résolu pour la paix et les droits de l'homme – et de la femme – qu'il s'en vient même prêcher devant les étudiants d'une université chinoise. Sujets sensibles au pays du PCC de M. Xi, mais on ne censure pas un prix Nobel, ou alors on ne l'invite pas.
Pourtant, depuis 2011-2012, Le Clézio est *visiting professor* dans un certain nombre d'universités en Chine, celle de Nankin, en particulier. Il y donne, non point ce que d'aucuns appelleraient des « leçons », le terme fait trop officiel. Lui préfère celui de « causeries », plus littéraire. Quinze d'entre elles se voient aujourd'hui publiées, rassemblées par Xu Jun, un universitaire, traducteur de *Désert* en mandarin dès 1983, et occasion entre les deux hommes d'un premier échange épistolaire. Puis du *Procès-verbal*, en 1992, le premier roman de l'écrivain, prix Renaudot et succès immédiat dès 1963, l'auteur avait 23 ans. Après cela, Xu Jun et Le Clézio se rencontrent enfin à Nankin, en 1993, et deviennent amis. Ce dont témoigne l'avant-propos aux *Causeries*, où M. Xu se livre à une virulente critique de la société moderne, du matérialisme et du colonialisme, et se montre à l'écoute d'autrui, épris de justice. En réponse, dans son « Final » écrit à Nankin en 2017, Le Clézio dresse un portrait de celui qu'il appelle son « *maître chinois* », devenu un érudit, un intellectuel ouvert sur le monde, en dépit de ses origines modestes.

© U. Montan

Au fil des textes, J. M. G. Le Clézio revient sur certains des thèmes qui lui sont chers et qu'il estime de son devoir, de sa mission (le terme lui paraîtrait peut-être trop prétentieux, mais c'est bien de cela qu'il s'agit) de défendre, en tant qu'écrivain « engagé ». La liberté, notamment d'expression, et les droits de l'homme, on l'a vu. Mais aussi le livre, symbole de la résistance de l'universalisme, seul antidote à ses yeux contre la mondialisation de la littérature. Le livre papier, bien sûr, témoin de l'ouverture à l'autre, lorsqu'il est traduit. Il entend que tout écrivain soit, comme lui, un militant résolu pour la paix. Et glisse au passage qu'à ses yeux, le roman le plus inventif de tous les temps est le *Don Quichotte* de Cervantès. On aimerait savoir ce qu'un lecteur chinois pense de ce conte farfelu en apparence, mais au fond assez politique.

Depuis tout jeune, Le Clézio confie vouer un culte à la civilisation et à la culture chinoises. Plus qu'à celles de l'Inde, apparemment, en dépit de son admiration pour le *Mahabharata*, et surtout la « Baghavad Gita ». Ce qui peut nous paraître curieux, mais c'est ainsi. Avoir voyagé, être traduit, lu et invité en Chine lui a permis de découvrir cet immense pays, d'aller « au contact », et de parler à sa jeunesse éduquée. Cela aussi, relève du « travail » de l'écrivain d'aujourd'hui, d'ouvrir toutes les portes possibles contre tous les obscurantismes, idéologiques, politiques, sexistes – et religieux, bien sûr. Grâce à des gens comme lui, la nouvelle génération chinoise se débarrassera-t-elle peut-être enfin de cette gangue communiste qui l'étouffe encore, sans la remplacer par la course au capitalisme et au consumérisme, cette mondialisation qui a asséché toutes les valeurs de l'Occident.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Le point de vue de Rony Araygi

Quand tout brûle…

D.R.

Nous avons assisté le 15 avril dernier à un événement que l'Histoire retiendra sans doute. Notre-Dame de Paris, Le monument le plus visité au monde s'est furieusement embrasé. Au moment où la flèche s'est effondrée dans un fracas crépitant, les spectateurs et téléspectateurs du monde entier, incrédules et stupéfaits, ont ressenti un immense sentiment de perte.

Au péril de leur vie, des hommes se sont engouffrés dans le brasier pour sauver des reliques et des chefs-d'œuvre. En vingt-quatre heures, un milliard d'euros ont été rassemblés, dans un vent de polémique qui s'interrogeait sur la prévalence de la culture sur la pauvreté dans le monde, la recherche scientifique, les catastrophes naturelles ou encore sur la prévalence de Notre-Dame de Paris sur d'autres églises et monuments détruits dans les guerres de Syrie, d'Irak ou du Yémen. Pour les Français, il ne s'agissait pas de sauvegarder un monument, mais de sauver le symbole de leur culture.

La culture serait-elle donc plus importante que la vie ?

Au Liban, nous assistons depuis des décennies à l'incendie de notre patrie. Après la guerre qui a matériellement brûlé les maisons et les musées et réduit en cendres les aspirations de toute une génération, un autre feu ronge insatiablement les rêves et les projets des générations suivantes. La corruption qui progresse méthodiquement au creux de toutes nos administrations contamine par ses flammes sournoises notre société et la rend complice de ce crime caractérisé. L'échafaudage de compromissions et de cupidité est en réalité le bûcher de notre Liban rêvé, et nous assistons avec une fascination morbide à sa consumation et à la destruction systématique de son environnement, au son des chants patriotiques hypocrites et dissonants.

Qui sont-ils, pourtant, ceux-là qui s'engouffrent dans le brasier et s'acharnent à préserver le visage noble de notre pays, sa culture millénaire et l'héritage de nos grands hommes ? Ce sont les acteurs de la culture : artistes de tous bords, poètes, écrivains, cinéastes, historiens libanais. Si je parle d'acharnement, c'est parce que durant mon mandat au ministère de la Culture, je les ai vus taper aux portes, s'endetter, se priver de tout, prendre des risques inouïs, contourner la censure ; je les ai vus croire profondément qu'ils ont la capacité d'élever le débat et de réveiller les consciences ; qu'ils ont le devoir d'insuffler un peu de beauté dans notre paysage géographique et social si dégradé.

« Notre Liban-message n'est pas un fantasme. Il suffirait pour s'en convaincre d'aller plus souvent au théâtre ou au cinéma. »

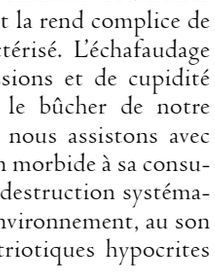
Seuls, ils portent leurs projets, et malgré les budgets dérisoires du ministère de la Culture, il faudrait se déterminer à les recevoir, les écouter, les soutenir, leur faciliter l'accès aux mécènes, afin de répondre à l'extraordinaire ardeur qui les habite et leur exprimer notre gratitude pour ce Liban-message qu'ils sauvent des flammes.

Car s'il est généralement convenu que le Libanais réussit individuellement et échoue dans les entreprises collectives, si on lit partout que la coexistence conviviale de nos communautés et de nos religions est un fantasme, il suffit d'aller au théâtre et d'assister à un spectacle jusqu'au tomber du rideau, où avancent main dans la main les acteurs et se présentent : Rita, Ali, Ahmad, Charbel. Il suffit de lire le générique de fin de nos films qui raflent des prix dans les festivals internationaux : Mohamad, Hussein, Thérèse, Nadine. L'Art est peut-être un acte de création solitaire, mais il advient dans la vibration du collectif. Notre Liban-message n'est pas un fantasme. Il suffirait pour s'en convaincre d'aller plus souvent au théâtre ou au cinéma.

Il suffirait peut-être aussi que l'importance cruciale et le rôle vital du ministère de la Culture soient enfin reconnus. Qu'il soit convoité comme un ministère régalien et non pas comme un lot de consolation que les protagonistes se relancent à la figure. Car s'il faut pragmatiquement mesurer son interaction dans notre société, nous pouvons facilement comparer sa vitalité et sa production à l'industrie, à l'agriculture, à l'immobilier, au commerce qui traversent en ce moment une crise sans précédent. La culture, elle, ne connaît pas la crise. Elle répond à la morosité par la couleur, à la frustration par l'explosion des sentiments, à la paralysie par des pas de danse. La culture se nourrit de la crise par instinct de survie, par sursaut anthropologique.

Ainsi, et pour clore la controverse de savoir si la culture est plus importante que la vie, il faut répliquer que la culture est la vie, et que laisser Notre-Dame de Paris brûler ou notre Liban-message se décomposer, c'est commettre un crime contre l'humanité.

Adieu à…


D.R.

Pierre Gannagé
Professeur de droit à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, Pierre Gannagé vient de nous quitter. Cet immense juriste, qui a su rester modeste malgré les honneurs, a été membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, doyen de la Faculté de droit (1977-1981), membre du Conseil constitutionnel, professeur associé à l'Académie de droit international de La Haye (1979), vice-président de l'Institut de droit international (1995-1997) et docteur *honoris causa* des universités de Paris II, Toulouse et Lyon. On lui doit des chroniques remarquables et plusieurs ouvrages dont *Le Pluralisme des statuts personnels dans les États multicommunautaires* (2001) où il étudie notamment les relations entre droits confessionnels et droits laïcisés dans les relations internationales. À sa famille, *L'Orient littéraire* présente ses condoléances émues.

• • • • • • • • • • • •

Alain Noël
L'éditeur et auteur catholique Alain Noël, qui avait dirigé les Presses de la Renaissance, est mort à l'âge de 68 ans. Il est l'auteur de plusieurs essais, dont *L'ADN du chrétien* (Mame, 2018) et *Le Notre Père, échelle du salut* (Mame, 2013), et le fondateur de la Fraternité Sainte-Croix, à Etampes, et du site « Le Monastère invisible ».

L'image du mois

En ce temps-là, à Alger
Jusqu'au 13 juillet 2019, l'Institut du monde arabe de Tourcoing présente *Photographier l'Algérie*. Cette première exposition d'une année largement consacrée à la photographie à l'IMA-Tourcoing réunit une centaine de photos depuis le début du XXe siècle jusque 2002. Née en même temps que la conquête coloniale, la photographie a toujours accompagné l'Algérie. Cette exposition n'est cependant pas une histoire de l'Algérie par l'image. Elle vise à mettre en évidence certains des regards qui se sont appliqués ensemble ou successivement à ce pays. Il y a loin du regard colonial construisant une vision orientaliste, le regard minutieux de l'enquête ethnographique de Thérèse Rivière partie en mission dans les Aurès avec Germaine Tillion, la réaction empathique d'un Pierre Bourdieu découvrant au travers d'images prises spontanément en Algérie entre 1958 et 1961 sa vocation de sociologue, ou les clichés contraints de femmes algériennes saisis par Marc Garanger, appelé du contingent missionné pour faire des photographies d'identité de la population. On trouvera les photos de Marc Riboud lors des folles journées de l'indépendance, auxquelles répondent les clichés de Mohamed Kouaci, seul photographe algérien à couvrir la période, de Tunis d'abord, puis d'Algérie même. L'exposition s'ouvre également à la période contemporaine au travers des photos de Bruno Boudjelal découvrant le pays de son père pendant la décennie noire ou les images d'Alger sur une palette de Karim Kal prêtes à être emmenées avec soi.

© Marc Riboud

PHOTOGRAPHIER L'ALGÉRIE à l'IMA-TOURCOING jusqu'au au 28 juillet, 9 Rue Gabriel Péri. Plus d'informations sur ima-tourcoing.fr

Actu BD

***Bug, livre 2* d'Enki Bilal**

Nous sommes en 2042. Toute la planète est subitement « *dénumérisée* », sauf chez OBB, un astronaute qui se retrouve investi de toute la mémoire du monde et traqué par les États, les mafias et les Gafa. Le second tome du thriller psychologique d'Enki Bilal, paru chez Casterman, nous plonge dans l'univers inquiétant de son auteur et pose des questions qui dérangent sur le transhumanisme et l'hégémonie des machines.

Le prochain Astérix

Le prochain Astérix sortira le 24 octobre. Intitulé *La Fille de Vercingétorix*, ce 38e album de la série, signé Jean-Yves Ferri au scénario et Didier Conrad au dessin, sera imprimé à 5 millions d'exemplaires dans 20 langues !

• • • • • • • • • • • •

L'Énigme du dragon d'or

Romancier de talent, Frédéric Lenormand signe le scénario de *L'Énigme du dragon d'or*, une enquête du juge Ti, « le Sherlock Holmes chinois ». Illustré par Frédéric Vervisch, l'album est sorti le 10 avril chez Robinson.

• • • • • • • • • • • •

Le Dernier Atlas

Prévu en trois volumes chez Dupuis, *Le Dernier Atlas* associe les talents de quatre artistes reconnus (Vehlmann, De Bonneval, Tanquerelle et Blanchard). Il raconte les aventures d'Ismaël qui, à la demande de Legoff, un caïd sans foi ni loi, décide de voler pour sa pile atomique le dernier Atlas, un gigantesque robot humanoïde… Suspense garanti !

Bande dessinée

Le subtil passage à l'âge adulte

POLITIQUE de Mazen Kerbaj, *Actes Sud/Arte, mai 2019, 129 p.*

© Mazen Kerbaj

Mazen Kerbaj dessine et raconte depuis maintenant plusieurs décennies. Si bien que l'habitude est bien installée de retrouver ses récits et dessins dans la presse, en librairie, sur les murs des musées, mais aussi sur les blogs et réseaux sociaux de manière constante et diverse. C'est que Mazen Kerbaj dessine comme il respire : en flot continu. Cette instantanéité, cette envie de ne pas tourner sept fois sa plume avant de dessiner, caractérise plus largement le ton de toutes ses histoires.

Tirée de ses cartons personnels autant que de ses contributions à la presse libanaise, la compilation *Politique*, qui sort aujourd'hui aux éditions Actes Sud, regroupe un large panel de ses dessins et bandes dessinées liés à l'actualité socio-politique libanaise. Le ton est annoncé dès le dialogue qui se joue entre la première et la quatrième de couverture, reprenant le double-dessin désormais célèbre de l'auteur : « *Je pense* (un homme se tient debout et affirme)… *donc je ne suis plus* (la tête de l'homme, assassiné, explose). » La suite de l'album est à cette image, faite de dessins sans détours et de dialogues qui, la mort au cœur, restent joueurs.

Pour le lecteur libanais, la sensation est étrange de retrouver, alignés page après page, les pires travers du pays : l'asservissement des employées de maison, la constante imminence d'un conflit, le racisme ambiant, la crise des déchets… D'autant plus que l'impression d'être face à des événements disparates qui peut en ressortir lorsqu'on les vit au quotidien est remplacée par un sentiment d'amère cohérence, unis qu'ils sont par le ton et l'esthétique de l'auteur. Ces travers, ainsi condensés dans une heure de lecture, apparaissent comme un bloc qui n'en est que plus pesant. Heureusement que Mazen Kerbaj a de l'humour !

Si le dessin est l'outil naturel de Mazen Kerbaj, les planches de *Politique*, de par la nécessité qu'elles ont d'avoir un discours sur des thèmes précis, semblent avant tout initiées par des idées de dialogues. Mazen Kerbaj joue alors souvent avec des séquences en plans fixes. Une mise en scène neutre qui dirige l'attention sur le texte. Des textes qui invitent le lecteur libanais à une forme de complicité : nous connaissons les sujets dont il parle, et nous rions jaune de la manière dont il les évoque. Nous voilà donc curieux, alors que l'album est édité en France, du retour du lecteur européen.

Si l'actualité socio-politique est l'angle choisi pour ce livre, la force des planches réside dans le fait qu'elles ne se détachent jamais de l'instinct de l'auteur, ne cherchent pas systématiquement à être consensuelles, et restent avant tout l'expression de son individualité.

L'album s'achève par un chapitre parfois plus tendre, qui raconte l'installation de Mazen Kerbaj et de sa petite famille à Berlin. Mazen y constate que de l'extérieur, il ne se sent plus la légitimité de parler de ce qui l'embête au Liban. Une ouverture en forme d'invitation, une fois l'album refermé, à lire ou relire ensuite l'autre pan de sa production, plus résolument détaché du commentaire social et en un sens plus brut.

RALPH DOUMIT

Meilleures ventes du mois à la librairie Antoine

	Auteur	Titre	Éditions
1	Amin Maalouf	**LE NAUFRAGE DES CIVILISATIONS**	*Grasset*
2	Guillaume Musso	**LA VIE SECRÈTE DES ÉCRIVAINS**	*Calmann-Lévy*
3	Camilla Läckberg	**LA CAGE DORÉE**	*Actes Sud*
4	David Foenkinos	**DEUX SŒURS**	*Gallimard*
5	Agnès Martin-Lugand	**UNE ÉVIDENCE**	*Michel Lafon*
6	Michel Bussi	**J'AI DÛ RÊVER TROP FORT**	*Presse de la Cité*
7	Georgia Makhlouf	**PORT-AU-PRINCE ALLER-RETOUR**	*L'Orient des Livres/La Cheminante*
8	Charif Majdalani	**DES VIES POSSIBLES**	*Seuil*
9	Stéphane Bern	**POURQUOI SONT-ILS ENTRÉS DANS L'HISTOIRE**	*Albin Michel*
10	Henry Laurens	**LES CRISES D'ORIENT, TOME 2**	*Fayard*

Agenda

© Denise Bellon

Expo Jean Giono au Mucem
À l'occasion du cinquantenaire de la disparition de Jean Giono, le Mucem de Marseille proposera, à travers 300 œuvres et documents, une rétrospective consacrée au grand écrivain. L'exposition, dont le catalogue est préfacé par J. M. G. Le Clézio, est prévue du 30 octobre 2019 au 17 février 2020.

• • • • • • • • • • • •

Rencontres Orient-Occident 2019
Les rencontres Orient-Occident qui se tiennent chaque année au Château Mercier en Suisse accueilleront cette année plusieurs invités libanais dont Joe Maïla, Alexandre Najjar, Melhem Khalaf, Aline Tawk, Hyam Yared et Fadi Comair… Le film *Capharnaüm* de Nadine Labaki y sera également projeté et un hommage au vin libanais y sera rendu. Par ailleurs, la romancière Kenizé Mourad rencontrera son public à l'occasion d'un débat avec Bertrand Badie sur la Méditerranée. Pour consulter le programme : roo-mercier.com

Francophonie

Zeina Mina nommée directrice au CIJF

D.R.
La Libanaise Zeina Mina vient d'être nommée directrice du Comité international des Jeux de la Francophonie qui dépend de l'Organisation internationale de la francophonie (OIF). Ses compétences et sa vaste expérience dans le domaine sportif justifient cette nomination qui fait honneur au Liban.

Actualité

Christian Lacroix habille Gibran

Les *Œuvres complètes* de Gibran, traduites par Jean-Pierre Dahdah et Salah Stétié, et enrichies d'une préface et d'un dictionnaire Gibran signés Alexandre Najjar, viennent d'être rééditées dans la fameuse collection « Bouquins » chez Robert Laffont, dans un coffret « habillé » par le grand couturier Christian Lacroix. Une édition exceptionnelle à tirage limité.

• • • • • • • • • • • •

Hoda Barakat, lauréate du Booker arabe

D.R.
Le Prix international de la fiction arabe (couramment appelé le Booker arabe), soutenu par la Fondation du Booker Prize à Londres, a été décerné à l'écrivaine libanaise Hoda Barakat pour son roman *Barid al-layl*, publié en 2017 chez Dar al-Adab et traduit l'année suivante chez Actes Sud sous le titre *Courrier de nuit*. Hoda Barakat est la première femme à recevoir ce prix prestigieux.

• • • • • • • • • • • •

Jérôme Ferrari, prix Méditerranée 2019
Le Prix Méditerranée 2019 a été décerné à Jérôme Ferrari pour son dernier roman *À son image* (Actes Sud). Dans la catégorie étranger, le prix récompense l'Italien Marco Balzano pour *Je reste ici* (éditions Philippe Rey).

L'Orient Littéraire
Comité de rédaction : Alexandre Najjar, Charif Majdalani, Georgia Makhlouf, Farès Sassine, Jabbour Douaihy, Ritta Baddoura.
Coordination générale : Hind Darwish
Secrétaire de rédaction : Alexandre Medawar
Correction : Yvonne Mourani
Contributeurs : Zeina Abirached, Tarek Abi Samra, Rony Araygi, Hervé Bel, Nada Chaoul, Antoine de Tarlé, Ralph Doumit, Katia Ghosn, Michel Hajji Georgiou, Josephine Hobeika, Henry Laurens, Chibli Mallat, Jean-Claude Perrier, Zeina Toutounji.

Supplément publié en partenariat avec la librairie Antoine.

lorientlitteraire.com
lorientlitteraire@yahoo.com

Jean-Christophe Rufin, passeur de mondes

Médecin, romancier, ancien ambassadeur de France et académicien, Jean-Christophe Rufin semble être à l'image des personnages de roman qu'il aime créer, « *solaires, positifs, même dans leurs faiblesses, habités par une force qu'ils mettent à l'épreuve d'une existence sans compromis* ». Outre des romans historiques comme *L'Abyssin* (Prix Goncourt du premier roman, 1997), *Rouge Brésil* (Prix Goncourt, 2001) ou *Le Tour du monde du roi Zibeline* (2017), l'auteur a aussi créé des univers contemporains, inspirés par son expérience de médecin humanitaire et de voyageur : *Immortelle randonnée* (2013), *Checkpoint* (2015) ou *Le Suspendu de Conakry* (2018).

Il y a quelques semaines est paru son dernier roman, *Les Sept Mariages d'Edgar et Ludmilla*, aux éditions Gallimard. « *Ludmilla et Edgar./ Edgar et Ludmilla./ Il m'est impossible d'imaginer ce qu'aurait été leur destin l'un sans l'autre.* » Fasciné par la mécanique du destin de ce couple insolite, le narrateur entame une enquête narrative pour dessiner cet « *être particulier, fait de leurs personnalités en fusion* ». Les liens tumultueux de l'aventurier charmeur et roublard, et de l'exilée ukrainienne décalée, traversent la deuxième partie du XXe siècle.

De l'Ukraine à la France, en passant par les États-Unis ou l'Afrique du Sud, le lecteur suit le parcours fulgurant de deux jeunes individus de condition modeste, autodidactes, qui vont atteindre l'acmé de la gloire, puis le déclin, dans le monde des affaires pour l'un, et le chant lyrique pour l'autre. Au fil de leurs mariages et de leurs divorces, une diégèse rythmée déploie une sorte de carte du tendre du mariage, dont la palette est infinie pour les deux protagonistes. Dans cette vaste fresque chatoyante, qui mêle l'intime aux évolutions politiques, économiques, sociales ou artistiques de l'époque avec une certaine truculence, on retrouve l'écriture dense et jubilatoire de l'auteur. « *Il faut voir leur existence comme une sorte de parcours mozartien, aussi peu sérieux qu'on peut l'être quand on est convaincu que la vie est une tragédie. Et qu'il faut la jouer en riant.* »

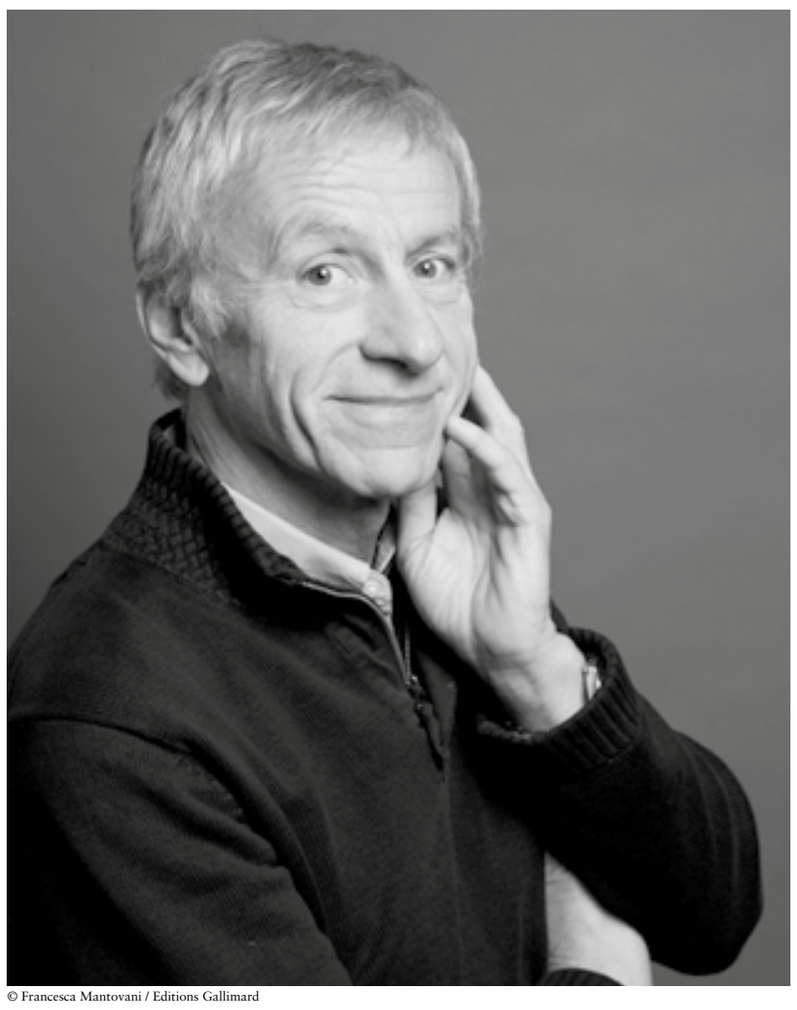
Dans votre carrière protéiforme, médicale, littéraire, diplomatique et politique, quelle est la place de l'écriture romanesque ?

Les deux pôles constants sont la médecine et l'écriture. Le reste a émergé des hasards de l'existence : la médecine m'a entraîné dans le monde de l'humanitaire, ce qui m'a amené à connaître des terrains particuliers en Afrique, d'où des fonctions diplomatiques par la suite. Je crois que la nécessité d'écrire est née de la solitude de l'enfance. J'étais assez isolé, dans une ville du centre de la France, après la guerre, avec une famille très réduite, et très peu d'autres centres d'intérêt que la lecture. Très tôt, j'ai été porté vers le rêve et la littérature, sans penser devenir moi-même écrivain. Les études de médecine me laissaient très peu de temps pour d'autres activités. Autour de 30 ans, ayant accumulé une certaine expérience de vie, j'ai eu envie de la partager, et j'ai publié mon premier roman à 45 ans.
Je ne sais pas pourquoi j'écris, par plaisir je crois : ça me rend heureux, j'aime créer des personnages. On est dans une période où on attache un grand prix au témoignage, à l'autofiction ; moi, ce qui m'intéresse ce n'est pas le récit de ma vie, directement en tout cas, mais la mécanique de la création de personnage, de situations, de destins. Je n'aurais pas pu ne pas le faire, je l'ai en moi ; en plus, j'ai la chance d'avoir des lecteurs...

Dans quelle mesure votre dernier roman s'inscrit-il dans la lignée de votre œuvre romanesque ?

En vingt ans d'écriture romanesque, ma technique narrative s'est forgée, et je peux accompagner mes personnages sur une période longue, comme dans *Le Tour du monde du roi Zibeline* (2017), *Le Grand Cœur* (2012), ou *Rouge Brésil* (2001). L'habileté à tenir le lecteur sur des centaines de pages au sein d'une fresque foisonnante, tout en conservant une certaine unité, est un acquis de métier, au sens presque artisanal. La nature même de mes personnages est un fil conducteur de mes textes, ce sont très souvent des êtres solaires, dotés d'une force qui les entraîne et entraîne le lecteur. Je n'ai pas de plaisir à suivre des êtres habités par le désespoir ; ce qui m'intéresse, c'est l'opposition d'une forme de volonté aux épreuves de la vie. Leur énergie va les amener à résister et va les porter vers les autres. Dans *Les Sept Mariages d'Edgar et Ludmilla,* il s'agit de la synergie de deux tempéraments exceptionnels. Mes lecteurs me disent souvent qu'ils retrouvent un esprit commun dans mes livres.

Pour ce nouveau roman, quel a été l'élément déclencheur ?


© Francesca Mantovani / Editions Gallimard

La forme du récit s'est accrochée à des souvenirs : le premier est le livre de Dominique Lapierre qui évoque la traversée de la Russie soviétique par quatre jeunes gens dans les années 50, *Russie portes ouvertes*. Mon nouveau roman est aussi un livre de mémoire, d'impressions, c'est une manière de revivre et de traverser une époque qui a été la mienne, au cours de laquelle la société s'est énormément transformée. J'évoque par exemple Mai 68, mais aussi le développement du capitalisme d'affaires et de finances, ou encore la période où l'art quitte ses cadres habituels : la peinture sort du tableau, l'opéra sort du théâtre et intègre le cinéma...
J'ai mis une part de moi-même dans le personnage d'Edgar, par sa génération et ses origines sociales, marquées par l'absence du père et l'épuisement de la mère au travail. Le ressort narratif du mariage successif est un peu tiré de ma vie, je me suis marié trois fois avec la même femme, elle aussi d'origine étrangère, et c'est peut-être l'impossibilité de l'expliquer à mon entourage qui m'a entraîné vers la fiction. Je ne sais pas si je partage les qualités du protagoniste, mais j'apprécie qu'il soit sensible aux êtres, qu'il agisse par sympathie ou antipathie, et que son empathie génère un certain charme.

Comment expliquer votre vision du couple à travers ce roman, qui esquisse une porosité originale entre mariage et divorce ?

Les Sept mariages d'Edgar et Ludmilla est un double roman d'éducation : les deux héros forment un vrai couple. Qu'ils soient séparés ou non, ils sont toujours envisagés l'un par rapport à l'autre. J'essaie de sortir du schéma binaire entre séparation et fusion, ou entre passion et renoncement. Cette dualité autour du mariage me semble simpliste, et certainement peu adaptée aujourd'hui. Les séparations peuvent être des étapes de l'amour, des prises de conscience de ce qui reste plutôt caché quand tout va bien.
Au fil de cette histoire d'amour sur cinquante ans, les séparations sont aussi importantes, et même aussi fécondes en terme amoureux, que les unions. C'est donc une manière plus riche, plus chatoyante, d'envisager l'amour dans des formes diverses, et en trois dimensions. La relation des deux protagonistes ne se résume pas à l'instant de la passion, elle inclut les notions de durée et de profondeur, seule la littérature permet de restituer cette complexité. Cette histoire dépasse les personnages qui l'incarnent, un peu comme dans les contes : ce qui est important, c'est le mouvement des sentiments, qui pourrait se transposer ailleurs et autrement.

> « Un des plaisirs que j'ai à écrire des romans, c'est de traverser, et de faire traverser, des mondes. »

Votre roman ne repose-t-il pas sur une dialectique entre réussite et échec, comme si la réussite sociale se réalisait au détriment d'un accomplissement personnel ?

Mes personnages réalisent un parcours avec un grand écart social, ce ne sont pas des héritiers, culturellement ou financièrement, ils partent d'une situation sociale très défavorisée, pour aboutir à un succès éclatant. C'est l'ampleur de ce spectre qui le rend difficilement compatible avec une proximité personnelle. Le vecteur de ce processus est l'argent, il leur permet de traverser des mondes. C'est un des plaisirs que j'ai à écrire des romans : traverser et de faire traverser au lecteur des mondes. Certains romanciers, comme Henry James ou Tchekov, explorent une société et fouillent sa réalité intime ; je me sens plus proche de Tolstoï ou Faulkner, qui embrassent des univers plus larges. C'est un des grands privilèges du roman, ce côté passe-muraille.
D'un point de vue romanesque, ce qui est intéressant, c'est de se situer dans cette faille, à la Fitzgerald, lorsqu'un élément se casse, et que ces parcours brillants se fissurent, voire s'effondrent. Je pense très profondément que cette volonté de réalisation sociale est un obstacle à la réalisation personnelle, elle consomme énormément d'énergie et se fait aux dépens de l'attention qu'on porte aux autres, et même qu'on se porte à soi-même. Et c'est souvent quand tout est atteint que l'on retrouve l'essentiel. On retrouve le cheminement de Jacques Cœur, sur lequel j'ai écrit, qui a été emprisonné après avoir connu les sommets de la réussite, et ce n'est qu'une fois incarcéré qu'il a connu une forme de liberté, et une forme de réalisation de soi.
Les Sept mariages d'Edgar et Ludmilla repose aussi sur la dialectique entre réalisation de soi et bonheur à deux : tant qu'ils sont dans la recherche du succès personnel, les personnages ne peuvent pas être vraiment proches l'un de l'autre ; ce n'est qu'après avoir accompli tout le cycle du succès et de l'échec, que le couple se retrouvera.

Est-ce la « mécanique du destin » de vos personnages qui articule l'architecture d'ensemble de votre récit ?

Lorsque j'écris un roman, je suis sensible à la nécessité d'allumer un moteur romanesque puissant ; ici, c'est la rencontre d'Edgar et de Ludmilla, et la dynamique entre eux. Ensemble, comme deux produits chimiques, ils ont déclenché une sorte de réaction qui a conduit à déployer une énergie formidable et a débouché sur cette fresque narrative : ce sont eux qui m'ont conduit dans ce sens. Je ne connaissais pas vraiment la fin au départ, elle se modèle en cours de route. La construction du livre doit se faire avec une certaine forme de liberté donnée aux personnages, pour que leur parcours ne soit pas faussé.
J'ai écrit ce roman au fil de la plume, c'est une espèce de déploiement du destin, qui est scandé par des phases, des espoirs, des chutes, qui imposent chacun une forme narrative particulière. Ce n'est pas très conscient, j'aime raconter des histoires et j'aurais aimé vivre dans une culture orale, comme une sorte de griot. Jusqu'à présent, mes lecteurs adhèrent au récit, paru il y a quelques semaines. Visiblement, il porte une forme d'enthousiasme et d'espoir, et fait du bien.

Propos recueillis par
Joséphine HOBEIKA

LES SEPT MARIAGES D'EDGAR ET LUDMILLA de Jean-Christophe Rufin, *Gallimard, 2019, 384 p.*

Publicité

Coup de cœur

Amour et trahison selon William Boyd

L'AMOUR EST AVEUGLE de William Boyd, *éditions du Seuil, 2019, 483 p.*

Tout nouveau roman de William Boyd est un bonheur. L'écrivain écossais, qui excelle aussi bien dans les romans (*Un Anglais sous les tropiques, Les Nouvelles Confessions, Brazzaville plage*...) que dans les nouvelles (*La Chasse au lézard, Visions fugitives*...) n'a pas son pareil pour mettre en scène des personnages aux destinées singulières et pour nous plonger dans leur intériorité à travers une analyse psychologique subtile. Son art du dialogue, son écriture visuelle, presque cinématographique (il a écrit le scénario de *Chaplin* et celui d'un James Bond, intitulé *Solo*), et son imagination débordante confèrent à ses livres une vivacité telle que le lecteur se trouve prisonnier de l'intrigue, incapable de s'en défaire avant d'avoir tout lu.

Dans son dernier roman, *L'Amour est aveugle*, Boyd confirme une fois de plus l'ampleur de son talent. L'histoire commence en 1894. Brodie, un jeune accordeur de pianos, quitte Edimbourg et le diktat de son père pasteur pour intégrer la filiale parisienne de la fabrique qui l'employait. Il y rencontre un pianiste nommé John Kilbarron, considéré comme le « *Liszt irlandais* », et se met

D.R.

à son service. « *Sensibilité, virtuosité, vélocité, c'est seulement quand on maitrise les trois que l'on peut prétendre devenir un vrai Klaviertiger* », lui affirme le musicien. Pour alléger ses douleurs à l'épaule et « *rendre le jeu plus facile* », Brodie lui modifie son piano. C'est le début de leur complicité, bientôt ternie par la jalousie.
L'accordeur suit le pianiste de Paris à Saint-Pétersbourg en compagnie de sa maîtresse, la soprano russe Lika Blum.

Entre Brodie et Lika, le courant passe si bien qu'elle tombe dans ses bras et invente toutes sortes de subterfuges pour s'isoler avec lui. Ils savent pertinemment que leur situation est compliquée, que le rêve est trop beau pour être vrai, mais ils refusent de renoncer à cet « *amour aveugle* » et clandestin qui finira par être éventé par le frère de Kilbarron... Convaincu d'être traqué, confronté à une histoire de plagiat et à la colère du pianiste qui l'a provoqué en duel, Brodie se voit contraint à la fuite et à l'exil et se retrouve au large des côtes indiennes où se scellera son destin.

Un livre foisonnant comme une symphonie, romantique sans mièvrerie, où se conjuguent passion, musique et trahison, et qui, grâce à la magie des mots, nous fait traverser aussi bien l'Europe que l'Histoire, à l'aube des bouleversements du XXe siècle. Un régal !

Alexandre NAJJAR

Samia Toutounji, une bouche qui parle pour toutes les femmes

Femme libre et féministe dans l'âme, passionnée d'art, poète et grande figure de la scène culturelle libanaise, Samia Toutounji est née le 19 juillet 1939 à Bhersaf. Elle nous a quitté il y a 30 ans. Portrait.

D.R.

Fille de l'écrivain et diplomate Toufic Youssef Aouad, Samia Toutounji s'ouvre dès son plus jeune âge à des cultures et civilisations nouvelles; elle fait sa scolarité entre l'Argentine, l'Iran, l'Espagne et l'Égypte ce qui lui permettra de parler couramment l'espagnol et de lire les grands écrivains espagnols. À l'âge de 12 ans, elle écrit un roman de jeunesse – perdu aujourd'hui. Mariée en 1958, elle s'installe au Liban. Au milieu des années 60, elle participe activement à la vie artistique de Beyrouth. Elle a déjà collaboré avec Youssef et Helen Khal à la Gallery One, organisé des expositions à son domicile pour lancer de jeunes artistes tels que Assadour et Juliana Séraphim. Ses amis sont les poètes, les peintres, les écrivains, les acteurs, les musiciens, les gens de théâtre de son époque. Tout ce monde se retrouve au domicile familial autour de longues soirées. Très versée en littérature, c'est par Saint-John Perse, Mallarmé et René Char qu'elle vient à la poésie. Son recueil de poèmes *Multiples Présences* paraît le 3 mai 1968 aux éditions Dar an-Nahar, puis à Tokyo aux éditions Peter Brogren, The Voyager's press. La presse salue la naissance d'un poète d'une sensibilité à part. La presse arabophone libanaise est dithyrambique à son sujet et loue la modernité de sa forme poétique. Ounsi el-Hage lui consacrera plusieurs articles. Le premier poème du recueil commence par ce vers: « *Toutes les femmes parlent par ma bouche* »; elle dit à ce sujet dans une interview pour *L'Orient*: « *J'ai choisi ce poème en premier pour donner le ton* »; « *Vous sentez-vous le porte-parole des femmes?* », « *Je ne peux pas dire que je suis "le" porte-parole, mais je pense que mon expression étant spécialement et spécifiquement celle de la femme, dans ce sens-là, elle est importante* »; « *Je pense aussi que rendre ce recueil public était nécessaire pour la Femme* ». Son père, dans une lettre, lui dit: « *C'est au couteau que tu écris la poésie.* »
Elle dit ailleurs qu'écrire c'est d'abord un besoin d'expression musicale, sentimentale ensuite:

« *Je pense à toi cathédrale de moi/ Vers qui convergent mes mains/ Je pense à toi/ Et ce chant gardien et mage/ Monte en moi ce vent qui remue mon être/ Me parle de tes rivages/ Et je suis l'enchanteur et je suis blanche neige des profondes nuits/ Musique est mon compagnon/ Et Poésie blanche mon enfant* »

Son père ambassadeur au Japon, Samia fait un long séjour à Tokyo, en 1970, qui influencera ses choix artistiques et esthétiques. Elle y organise les journées de la culture libanaise à l'Athénée français et une grande exposition de peintres et sculpteurs libanais au musée d'art moderne Ueno de Tokyo. Un spécial Japon des *Cahiers de L'Oronte* paraît à cette occasion. Au retour du Japon, elle écrit 20 poèmes, encore inédits à ce jour, introduits par Ounsi el-Hage et lus lors d'une soirée poétique à Dar el-Fan en présence de nombreux poètes, dont Kateb Yacine de passage au Liban.

« *Nous ne dormirons jamais sereins et comblés/ Une effroyable absence s'accomplit dans les veillées* »

La Chine ouvrant ses portes aux étrangers, elle est la première libanaise à demander un visa touristique et part en juillet et août 1971, à la découverte du pays. Elle partage simultanément ses impressions dans huit reportages pour le quotidien *as-Safa*.

Membre du comité de direction du centre culturel libanais Dar el-Fan en 1969, elle devient sa présidente de 1972 à 1974 et lui donne une impulsion nouvelle, multipliant expositions, concerts, pièces de théâtre, soirées poétiques et littéraires ainsi que des manifestations en collaboration avec des pays étrangers – dont par exemple la semaine spéciale Pier Paolo Pasolini en sa présence. Toute la scène artistique et culturelle libanaise de l'époque se retrouve dans ce haut lieu de culture. Elle poursuit les expositions à son domicile et promeut les artistes libanais (Assadour, Juliana Séraphim, Amine el-Bacha, Hussein Madi, Ibrahim Marzouk, Yvette Achkar, entre autres). Malgré la guerre qui éclate en 1975, elle continue son œuvre de promotion des artistes libanais pour préserver le beau et résister à l'horreur de la guerre. Mais elle n'écrira plus. Son domicile, situé sur la ligne de démarcation près du Musée national, accueillera dès l'hiver 1977 de nombreuses expositions, malgré les murs de sable et de barils qui barricadaient l'entrée de l'immeuble. Quand les obus ne le permettaient pas, elle organisait des expositions de part et d'autre de la ville alors divisée. La rencontre à Rome en 1972 avec Hussein Madi, qui vient d'illustrer le recueil de poème de Toufic Youssef Aouad *Kawafel al-Zaman*, sera marquante pour les deux. Elle commence à défendre son travail et l'expose à son domicile en 1974. En 1978, elle organise à Beyrouth la première rétrospective du peintre Omar Onsi qui provoquera un grand engouement de la part du public et établira la côte de l'artiste. En 1979, c'est au tour de Madi d'avoir sa rétrospective. Elle sera tout le long plus qu'une galeriste pour Hussein Madi, une amie, une conseillère dans l'esprit des Adrien Maeght ou Daniel-Henry Kahnweiler. Elle prenait les artistes sous son aile. L'art, elle le vivait, ce n'était pas un métier. Cette passion la pousse, en 1985, à créer sa galerie: « *Platform conçoit l'art au sens usuel du terme. L'art dans ce qu'il a de plus noble certes, mais l'art domestiqué aussi. À Platform toute activité est possible, pourvu qu'elle parle du beau* », dira-t-elle dans sa conférence de presse inaugurale. Avant-gardiste, elle crée ce lieu d'art polyvalent, concept si familier aujourd'hui mais inédit à l'époque: un espace d'exposition, un lieu de concert et de lecture de poèmes, un espace d'objets d'art du quotidien, mais aussi un salon de thé. Elle n'hésite pas à mélanger l'ancien et le moderne, antiquités japonaises et peintures contemporaines. Elle crée des meubles en fer forgé, conçoit des espaces de vie. Quelques mois avant sa mort, elle consacre une deuxième rétrospective à Madi, sous forme de quatre expositions consécutives (septembre 88-mars 89) à Platform. Elle espère participer avec Platform à la foire d'art de Madrid l'ARCO en 1989 et prévoit une exposition des grands peintres syriens quand elle est tuée, le 16 avril 1989, à 49 ans, dans le bombardement de l'ambassade d'Espagne, aux côtés de son père et son beau-frère, l'ambassadeur d'Espagne au Liban. Elle laissera derrière elle un travail novateur et plein de promesses, malheureusement inachevé.

Zeina TOUTOUNJI-GAUVARD

Poème d'ici

De Samia Toutounji

Les deux poèmes qui suivent font partie des cinquante poèmes qui composent le recueil *Multiples Présences*, paru le 3 mai 1968 à Beyrouth aux éditions Dar an-Nahar.

Toutes les femmes parlent par ma bouche
Et leur longue mouvance mène la mer
Jusqu'en nos couches

Le blé sur la plaine se meut
Comme seule ma chevelure
Et aux beffrois de l'ouïe ce murmure
Parle d'un constant aveu
Et la mer la mer porteuse de ses charmes
Dit l'ave conquis aux longues jouissances
Et son sein à l'orgueil

Toutes les femmes parlent par ma bouche
Et glanent de l'homme l'œil
Aux plus vraisemblables gouffres

* * *

Toi colombe
Qui seule reviendra
Dis-leur bien qu'au plus haut de nos tombes
Demeure encore mon effroi
Que mes mains du silence ont trouvé le mage
Et qu'en mémoire de mon âge
Le héron dans l'arc de sa haine
Tisse une horde de poèmes

Ne t'ai-je pas enseigné
Les chemins impurs
Et celui qui éloigne
Ne t'ai-je pas à mon seuil
Dessiné le lotus de mes joies
Et le mépris de mourir

J'ai crainte d'oubli

Mais dis-leur aussi qu'à l'instant où le ver est aux portes
De mon œil
Partira pour la mer la faune que j'ai chantée
Que mon regard est encore seul
Et seul de la mer aimé

Roman

Un beau roman, un vrai roman, sort ce mois-ci chez Stock, dans la nouvelle collection « Arpège »: *Trois incendies* de Vinciane Moeschler, romancière, journaliste, cinéaste, intéressée depuis longtemps par ces femmes qui font le drôle de métier de reporter de guerre.

Femmes de guerre

TROIS INCENDIES de Vinciane Moeschler, *Stock, 2019, 280 p.*

D.R.

Roman plein de bruit et de fureur – on est loin des autofictions insipides et mièvres dont on nous abreuve à tout bout de champ –, *Trois incendies* est le rappel salutaire que la littérature est là pour nous emporter loin, pour nous apprendre beaucoup.

Hervé BEL

Mais qu'est-ce qu'un vrai roman? D'abord il faut du souffle; des histoires qui s'insèrent dans la grande pour l'illustrer; un souci constant de vérité psychologique, avec des personnages crédibles évoluant au gré des péripéties, sans que jamais la temporalité dans laquelle ils se situent ne soit perdue de vue. Et puis, élément capital, il y a la construction du texte, qui permet d'affirmer que l'on est face à une œuvre littéraire.

Celle de *Trois incendies* mérite que l'on s'y arrête. Il y a trois héroïnes, trois narrations à des époques différentes. Le lecteur passe sans cesse de l'une à l'autre, tandis que se dessine une trame romanesque passionnante: le portrait d'une famille marquée par les guerres que Vinciane Moeschler appelle les « incendies ». Le texte coule, chaque chapitre donne l'envie de tourner la page pour en savoir plus. Cela aussi est une des qualités des vrais romans.

D'abord il y a la mère, Léa, belge, âgée de douze ans en mai 1940, qui se retrouve avec ses parents et ses frères sur les routes de l'exode en France: « *Respire encore ces vagues d'odeurs, concentre-toi. Il y a celle du crottin de cheval, la puanteur des renards crevés au bord des chemins couvre celles des bombes et du soufre tandis que des hordes d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards marchent sur les routes.* » Elle est aimée par son père photographe, le Rolleiflex toujours à portée de main. C'est un homme bon. Sa mère en revanche l'ignore. Elle n'en a que pour ses fils, en particulier pour son dernier, Jean, enfant fragile qu'elle couve trop… On comprendra pourquoi plus tard.

Autre époque, autre monde, août 1982; Alexandra, la fille de Léa, est en reportage au Liban. Photographe émérite, elle s'est mariée à Saul resté à la maison, un homme qui l'aime, qu'elle aime aussi, mais qu'elle ne cesse pourtant de fuir. Pourquoi? L'auteur ne le dévoilera que plus tard. L'action commence un peu avant le massacre de Sabra et Chatila qui marque Alexandra à jamais et bouleverse son existence. Beyrouth: « *Dans le cul-de-sac de l'Orient, césure de deux mondes qui se déchirent, tout n'est que désolation.* (…) *La magnifique avenue Bechara el-Khoury, l'hôtel Marika, la place des Canons, la mosquée d'el-Omari… C'était avant… Avant la ligne verte que ligature désormais la rue de Damas* (…). »

Et puis il y a Maryam, que l'on découvre en 2002, vingt ans après les aventures d'Alexandra au Liban. Jeune fille élevée loin de sa mère toujours aux quatre coins du monde. De la guerre, elle ne connaît rien, mais elle l'a profondément marquée: « *À dix-neuf ans, j'en suis une victime collatérale. Elle a abîmé ma grand-mère. A ravagé toute ma famille. M'a privée de maman, m'a séparée de mon père pendant mon enfance. Elle a détruit mes illusions.* »

La guerre a laissé sur ces femmes des traces indélébiles. Léa, la grand-mère, a subi la guerre et son cortège de morts, de viols et d'héroïsme quotidien et en a été blessée à jamais. Alexandra n'a fait qu'observer « *l'incendie* » au travers de son appareil photographique, mais peut-on sortir indemne après avoir vu? Elle est hantée par le souvenir du cadavre d'une petite Palestinienne, en 1982. En 1940, cette petite fille aurait pu être Léa, portant comme elle une robe bleue tachée. Quant à Maryam, elle garde de cet immense passé qu'elle n'a pas connu des stigmates invisibles, bien présents et qui continuent d'agir sur elle, malgré elle.

Au fur et à mesure des événements qui jalonnent chacune de ces vies minuscules, les différentes époques, en se répondant les unes aux autres, font réapparaître en creux toute l'histoire du XXe siècle, et cela sans pathos, par les seuls faits et pensées de ces trois femmes.

Dans ce monde d'une grande noirceur, Vinciane Moeschler n'occulte jamais l'espoir: l'amour qui ne guérit rien, mais apaise et réconcilie.

Publicité

AL-MIHNA AL-AATHIMA : NAQD TAJRIBATI FIL-KITABA AL-SIYASIYYA (LA PROFESSION PÉCHERESSE : CRITIQUE DE MON EXPÉRIENCE DANS L'ÉCRITURE POLITIQUE) de Jihad el-Zein, *éditions Riad el-Rayyes, 2018, 319 p.*

Le journaliste en empoisonneur

«*Poison*». Ainsi résume Jihad el-Zein son métier de journaliste vers la fin de son ouvrage. La formule est percutante, une âme plus charitable dirait simplement «critique». L'essence du métier est la critique de la société, mais cette critique est l'apanage d'un type particulier de journaliste, celui d'éditorialiste. On voit Zein louvoyant, avec un peu d'incertitude entre le journaliste du quotidien habituel, l'éditorialiste et celui d'enquêteur. L'absence, dans nos traditions moyen-orientales, du journaliste-enquêteur, celui qui crée le fait par ses recherches, est au-delà du traitement de Zein dans l'ouvrage, avec ses regrets. De temps en temps, nous le voyons quand même avouant avoir refusé de «*révéler des "faits"*» notés au gré de ses entretiens avec des protagonistes variés, choisissant sciemment, par exemple, de ne pas mentionner le gros cigare arboré par Tarek Aziz à un moment où les sanctions appauvrissaient cruellement les Irakiens. Dans l'ensemble, cependant, c'est de l'éditorialiste qu'il s'agit dans cette profession noble, dangereuse, et peut-être mourante.

Ghassan Tuéni savait apprécier le péché créateur chez ses journalistes et l'encourageait.

L'ouvrage offre alors une double ouverture d'avenir, la première sur le métier : réflexions sur le journalisme du responsable de la page «opinion» dans un grand quotidien politique, au *Safir* puis au *Nahar*, les moyens de l'analyse, la variété et la perversité du lecteur, la censure et surtout l'auto-censure, et le «*poison*». Ce métier pécheur (de péché, *ithm*) d'éditorialiste, peu de journalistes dans le monde arabe ont eu une carrière aussi riche que celle de Zein. Pendant près de quarante ans, juste après sa licence de droit, il l'a exercé dans une vision érudite. Zein est sans doute le seul rédacteur dans le monde qui permet les notes en bas de page dans les articles qu'il publie. C'est le seul qui avait ouvert sa page à un article en français, lorsque Jacques Chirac avait visité Beyrouth. Il avait, il est vrai, la latitude d'un patron en Ghassan Tuéni qui savait apprécier le péché

D.R.

créateur chez ses journalistes et qu'il encourageait.

L'ouvrage, dans une autre ouverture, est une réflexion sur le politique, et je le conseille aux jeunes autant dans le cursus universitaire médiatique que dans celui des politologues. Le politique tel que vu par Zein est décapant. Chaque réflexion, presque chaque phrase, interpelle la curiosité en porte-à-faux avec le libéralisme ennuyeux et bon ton qu'on trouve souvent dans les grands journaux d'Occident, *The New York Times, Le Monde, The Guardian*. La page *Kadaya* de Zein est iconoclaste, non seulement par les avis qui y diffèrent, mais surtout par les contributions de Zein lui-même, toujours surprenantes, toujours, comme il dit, pécheresses, toujours, comme le titre de ce recensement, empoisonneuses. On retrouve ce souffle inquisiteur et différent à chaque page.

Ainsi de la position de Zein sur la Syrie. Il faut, dit-il une fois de plus dans cet ouvrage, arrêter la guerre par n'importe quel moyen, y compris en acceptant qu'Assad reste au pouvoir. Normaliser, quoi. Il lui reste donc peu d'amis de l'opposition syrienne, lui qui leur avait ouvert ses pages dans les moments effroyables de la dictature, bien avant la grande révolution de 2011. Normaliser avec Assad, on retrouve cette discussion dans l'ouvrage, avec bien d'autres, par exemple un petit éloge de Paul Wolfowitz, que Zein avait rencontré en 2003, et duquel il avait entendu des propos critiques d'Israël. On voit l'équilibrisme, même si le jeune Assad n'a jamais reçu une accolade «démocratique» dans les propos de Zein. Alors, que répondre ? Oui à la normalisation pour que la guerre s'arrête, coûte que coûte ?

Peu de journalistes dans le monde arabe ont eu une carrière aussi riche que celle de Zein.

J'ai un autre avis, mais il n'est pas important dans le contexte condensé de cette présentation. Car cette réflexion sur la Syrie représente l'une parmi des dizaines de réflexions profondes dans ce livre, et on est interloqué par le nombre et la densité de ces interrogations au détour des pages. Le péché, le poison, est le fil directeur de cette multitude engageante d'une autre approche du politique. C'est un livre, de plus, tellement bien écrit.

D'empoisonner le quotidien fastueux de la politique, encore faut-il en avoir les moyens intellectuellement. Zein rappelle qu'un journaliste qui n'écrit pas, ou qui ne peut pas écrire, devrait s'abstenir de faire du journalisme, avis à la plupart des *talk hosts* qui peuplent nos télévisions. Mais aussi, il faut lire, lire, lire. Voici l'autre appel puissant de l'ouvrage aux jeunes journalistes, comme aux jeunes politologues.

Ghassan Tuéni aurait aimé ce livre, je ne puis penser à un lecteur que cet ouvrage aurait mieux engagé.

CHIBLI MALLAT

DE PAIX TOUJOURS NOUS RÊVONS : PROCHE-ORIENT, ÉTAT DE GUERRE PERMANENT ? de Diane Merhi-Voisine, *éditions Maisonneuve & Larose et Hémisphères, 2018, 215 p.*

Derrière la montée aux extrêmes, la chimère de la paix

L'écriture, autant comme une libération, une catharsis ; comme un moyen aussi de se réapproprier une mémoire quelque peu engloutie à contrecœur par la guerre et l'exil ; mais enfin et surtout comme une dénonciation des différents protagonistes de la montée aux extrêmes identitaire, sectaire et néo-impérialiste qui ravage actuellement le monde, et plus particulièrement le Proche-Orient. Telles sont quelques-unes des multiples fonctions de l'ouvrage de chercheuse libano-française Diane Merhi-Voisine, intitulé *De paix toujours nous rêvons : Proche-Orient, état de guerre permanent ?* et paru récemment aux éditions Maisonneuve & Larose et Hémisphères, avec le soutien bienveillant de feu Antoine Sfeir.

Un double choc traumatique paraît avoir précipité la production de l'ouvrage : le réveil chez l'auteur de la mémoire affective du Liban cosmopolite d'avant-guerre, provoqué par un concert de Feyrouz diffusé par les chaînes de télévision française, ainsi qu'un puissant sentiment de frustration arabe déclenché par la décision du président des États-Unis Donald Trump, en décembre 2017, de reconnaître Jérusalem comme capitale d'Israël.

Avec beaucoup de lucidité et de courage, sans détours inutiles et un style mêlant récit historique, analyse politique et interjections subjectives qui témoignent de la rage de l'auteur face à la succession d'injustices commises à l'encontre du monde arabe par les différents protagonistes endogènes et exogènes, Diane Merhi-Voisine passe au crible les différentes dynamiques meurtrières qui ont contribué au dépérissement progressif de la région.

Avec *La Question de Palestine* d'Henry Laurens comme référence fondamentale, le tiers de l'ouvrage est naturellement consacré à la plaie originelle, le processus qui a conduit à la fondation d'Israël en 1948 sur des allégations historico-religieuses fallacieuses et à l'éviction des Palestiniens de leur terre, des prémices de la question d'Orient à la guerre froide. Elle ne ménage pas dans ce cadre la Grande-Bretagne, encore moins les États-Unis, mettant en cause la rencontre autour du projet sioniste des deux millénarismes, juif et protestant.

C'est ensuite le mépris constant du droit international par Washington, surtout lorsqu'il s'agit des intérêts d'Israël, mais aussi dans le cadre de l'offensive des néo-conservateurs américains contre l'Irak, ainsi que la stratégie agressive de communication du lobby sioniste auprès des arcanes du pouvoir américain qui intéressent l'auteur.

Mais Diane Merhi-Voisine n'occulte pas pour autant les facteurs arabes de la montée aux extrêmes. Dans la lignée de *Considérations sur le malheur arabe* de Samir Kassir, l'auteur évoque la dissociation entre le monde arabe aujourd'hui, plongé dans «*l'invincible sommeil de l'islam*», pour reprendre la formule d'André Malraux, depuis al-Ghazali, et son âge d'or, représenté par Averroès. Elle renvoie ensuite dos-à-dos le terrorisme islamiste sunnite d'Oussama Ben Laden, al-Zarkawi et Daech, et le nouvel impérialisme iranien de Qassem Suleimani, du Hezbollah et autres milices chiites

D.R.

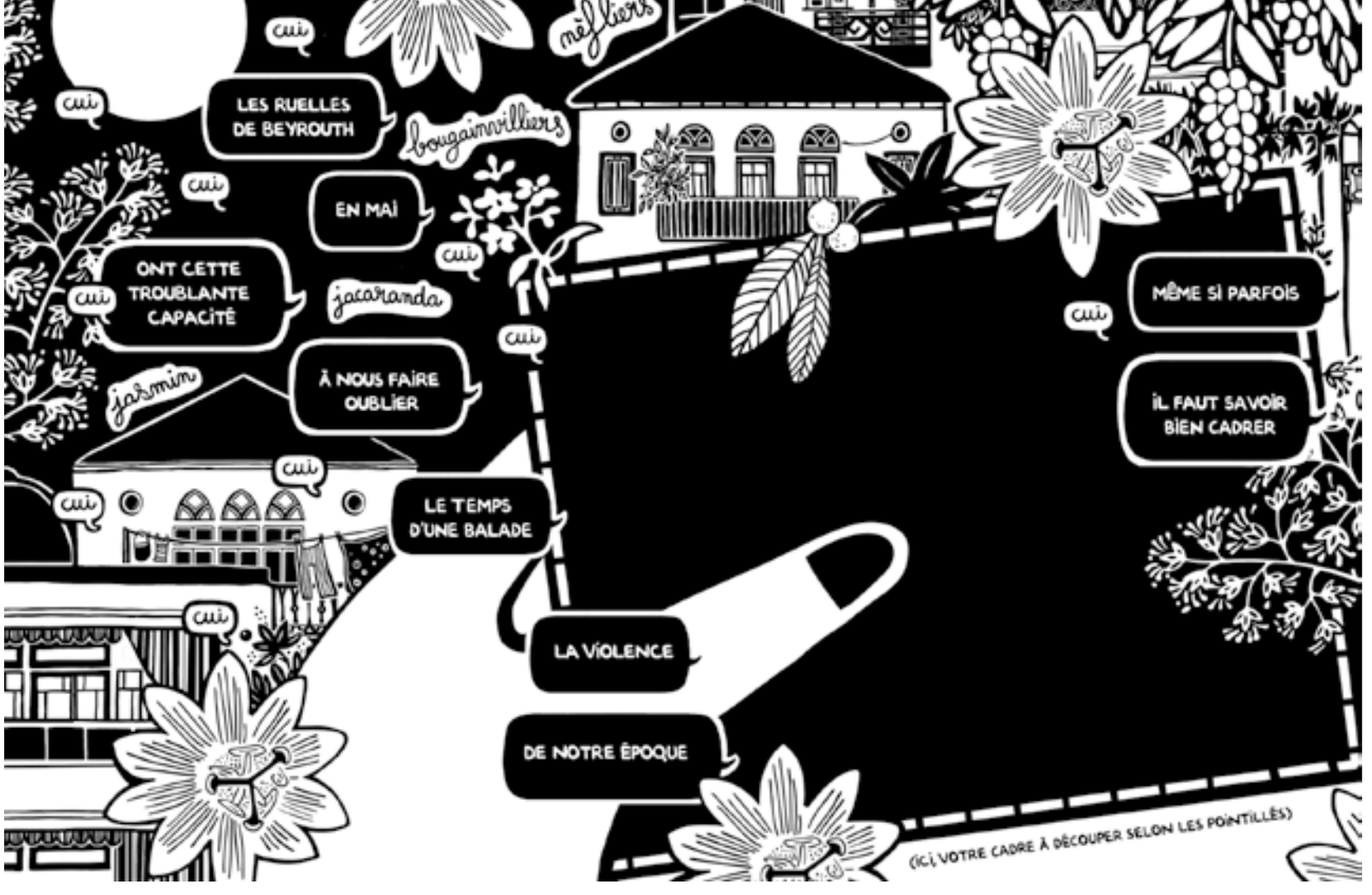
engagées sur tous les fronts, aussi bien au Machreq qu'au Maghreb, en Asie et en Afrique.

L'Orient est-il pour autant condamné à reproduire les mêmes schèmes ? Non, conclut l'auteur, s'il arrive à établir les propres responsabilités à l'origine de son malheur après avoir mis en évidence celles de l'Occident, mais aussi s'il apprend à «*désincarner l'État, le dissocier de la figure du chef, du zaïm, du leader, du guide suprême ou pas, du Parti unique, de l'hérédité du chef*» et à «*construire un État qui transcende la société, cette société civile toujours en gestation, sans pour autant tomber dans le mimétisme aveugle des sociétés occidentales désolidarisées*». Sans oublier la «*désentimentalisation de la politique*» et «*l'affranchissement des tutelles des États proches ou lointains*», ainsi que de «*la mentalité archaïque*», celle de l'envahissement de la scène du politique par l'affect et l'irrationnel.

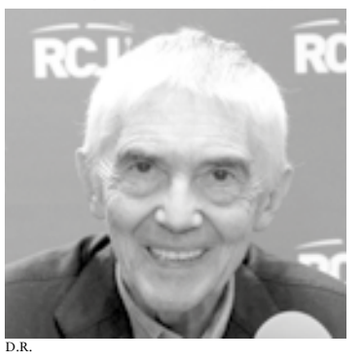
À l'heure où une nouvelle proposition américaine sur le processus de paix au Proche-Orient aux allures de pactole diabolique pour la Palestine et la cause arabe se profile à l'horizon, et où le monde arabe se retrouve exsangue entre des régimes statiques et moribond, un terrorisme islamiste sunnite latent et un impérialisme perse belliqueux, l'ouvrage de Diane Merhi-Voisine constitue un rappel à l'ordre et à la raison nécessaire qui ne saurait être ignoré.

MICHEL HAJJI GEORGIOU

Zeina Abirached



Questionnaire de Proust à Antoine de Tarlé


D.R.

Né en 1939 à Lyon, Antoine de Tarlé est une grande figure de la presse écrite en France. Après une carrière à l'Assemblée nationale, il a occupé plusieurs postes dont ceux de secrétaire général de l'INA, directeur général adjoint de TF1, président de *Télérama* et directeur général adjoint d'*Ouest-France*. Il est actuellement président des éditions Ouest-France et enseigne l'économie des médias à Sciences Po-Paris.

Quel est le principal trait de votre caractère ?
La ténacité.

Votre qualité préférée chez un homme ?
Le sens de l'écoute.

Votre qualité préférée chez une femme ?
La sincérité.

Qu'appréciez-vous le plus chez vos amis ?
La fidélité.

Votre principal défaut ?
La crainte des conflits.

Votre occupation préférée ?
La lecture.

Votre rêve de bonheur ?
Multiplier les échanges avec un cercle d'amis fidèles.

Quel serait votre plus grand malheur ?
Devenir aveugle.

Le pays où vous désireriez vivre ?
La France.

La fleur que vous aimez ?
Le coquelicot.

L'oiseau que vous préférez ?
La tourterelle.

Vos auteurs favoris en prose ?
Proust, Balzac, Saul Bellow.

Vos poètes préférés ?
Valéry, Aragon, Apollinaire, TS Eliot.

Vos héros dans la fiction ?
Monte Christo, Jean Valjean.

Vos compositeurs préférés ?
Gershwin, Ravel, Mahler, Richard Strauss.

Vos peintres favoris ?
Ingres, Manet, Dubuffet, Rauschenberg.

Vos héros dans la vie réelle ?
Les pionniers de l'humanitaire.

Vos prénoms favoris ?
Anne, Virginie, Pascale.

Ce que vous détestez par-dessus tout ?
L'hypocrisie.

Les caractères historiques que vous détestez le plus ?
Les autocrates.

Le fait militaire que vous admirez le plus ?
Le débarquement du 6 juin 1944.

La réforme que vous estimez le plus ?
La suppression de la peine de mort.

L'état présent de votre esprit ?
Pessimisme actif.

Comment aimeriez-vous mourir ?
Le plus brièvement possible.

Les fautes qui vous inspirent le plus d'indulgence ?
Les manques d'assurance.

Votre devise ?
Maintenant et toujours.

LA DÉCOUVERTE DE L'ARABIE, PAR LES FRANÇAIS. ANTHOLOGIE DE TEXTES SUR DJEDDAH, 1697-1939 de Louis Blin, *Geuthner, 2019, 788 p.*

Djeddah vue par...

Louis Blin a d'abord été chercheur avec une prédilection pour les sujets plutôt économiques, puis est entré dans la carrière diplomatique. Il a été consul général de France à Djeddah et, durant son séjour, il s'est pris d'affection pour cette ville. Cela nous vaut ce monument exceptionnel de 750 pages consacré aux récits des voyageurs français à Djeddah sur près de deux siècles et demi.

Cela représente un travail considérable de recherches et d'établissement des données : 208 extraits de taille inégale ont été sélectionnés et commentés, ce qui impliquait aussi d'en retrouver les auteurs. Cette petite ville, une vingtaine de milliers d'habitants au XIXe siècle, était ouverte aux commerçants européens, mais ces derniers n'avaient pas le droit de pénétrer à l'intérieur du fait de la proximité de La Mecque. Sa principale activité économique était d'être le port de passages des pèlerins à destination des villes saintes et, au XVIIIe siècle, d'être le lieu de transbordement du café du Yémen à destination de Suez et de là au reste du monde.

Le prestige de la ville résidait aussi sur la présence du tombeau d'Ève, la grand-mère supposée de l'humanité, évidemment un cénotaphe. Cela expliquerait le nom de la ville.

Les premières mentions en français viennent plutôt des nomenclatures des dictionnaires et des géographies universelles. Le temps de la découverte commence vraiment en 1807 et s'étend sur un demi-siècle. Les relations de voyage se multiplient. Les Européens peuvent y résider de façon permanente au moment de l'administration dite égyptienne de Mohammad Ali. Une agence consulaire française est établie en 1840.

L'auteur donne plusieurs relations de ce que l'on a appelé le massacre de Djeddah du 15 juin 1858 contre les consuls européens, dont une par Alexandre Dumas lui-même, texte totalement exhumé. Brièvement de 1859 à 1864, la ville devient un sujet littéraire avec, entre autres, un grand poème de Victor Hugo.

À partir du milieu des années 1860, la navigation à vapeur devient de plus en plus importante et le trafic maritime s'intensifie avec l'ouverture du canal de Suez en 1869. Il en résulte un accroissement

Le tombeau d'Eve. D.R.

considérable du nombre de pèlerins et du risque sanitaire provoqué par les épidémies, en particulier le choléra. Les descriptions de cette période portent avant tout sur cette question et sur les traits habituels des relations de voyage.

Le début du XXe siècle voit un certain essor économique de la ville. Les voyageurs évoquent l'importance du commerce européen, la question du pèlerinage et le rôle politique que pourrait jouer le chérif de La Mecque.

Les dernières périodes portent sur la révolte arabe de 1916 et le rôle politique des hachémites, puis sur la conquête saoudienne de la ville en 1926. Après 1926, c'est le journalisme littéraire qui l'emporte avec des gens comme Paul Nizan, Berthe Georges-Gaulis, Albert Londres.

De tous ces extraits, celui qui m'a le plus impressionné est celui de Fulgence Fresnel, le grand arabisant et premier représentant consulaire de la France. Il décrit magnifiquement l'expérience du voyageur et celle de l'orientaliste :

« *Les personnes qui ont séjourné en Orient et vécu longtemps de la vie orientale éprouvent rarement le besoin de révéler cette vie-là au monde européen. Au contraire, les voyageurs qui ne font que passer décrivent tout ce qu'ils voient, répètent tout ce qu'ils entendent et font des livres. Pas de touriste qui ne revienne avec un journal rempli d'observations curieuses. Cette différence peut, je crois, s'expliquer ainsi : lorsqu'on est resté quelque temps en Orient, que la sensation d'étrangeté s'est émoussée, que l'on est bien revenu de toutes les émotions d'étonnement, d'admiration, d'effroi ou de dégoût, et que l'on commence à causer familièrement avec les gens du pays, on entre peu à peu dans un ordre de choses si différent de l'ancien, que l'on ne sait plus comment traduire dans la langue de la mère patrie les nouvelles sensations que l'on éprouve et les nouveaux jugements que l'on porte.* »

Louis Blin, par ce grand travail d'érudition, nous donne un magnifique instrument de travail et de compréhension qui permet de voir la multiplicité des regards français et occidentaux et l'ampleur des changements récents de cet univers que certains croient toujours immuables. Qu'il en soit remercié.

HENRY LAURENS

AL-IMBERYALIYOUN AL-MAKHOUROUN : FI AL-MAS'ALA AL-ISLAMIYA WA ZOUHOUR TAWA'EF AL-ISLAMIYIN (LES IMPÉRIALISTES OPPRIMÉS : À PROPOS DE LA QUESTION ISLAMIQUE ET DE L'ÉMERGENCE DES SECTES ISLAMISTES) de Yassin al-Haj Saleh, *éditions Riad el-Rayyes, 2019, 336 p.*

Yassin al-Haj Saleh : l'islamisme est-il l'islam ?

Le salafisme jihadiste est-il l'islam ? Autrement dit, la sauvagerie des organisations islamistes guerrières telles que Daech ou el-Qaëda est-elle, sinon l'expression d'un islam authentique, du moins l'une des potentialités inhérentes à cette religion ? Pour Yassin al-Haj Saleh, sont également dans l'erreur ceux qui disent oui et ceux qui disent non.

Dans son dernier ouvrage, *Al-Imberyaliyoun al-makhouroun (Les impérialistes opprimés)*, cet écrivain syrien et ancien prisonnier politique ayant passé seize ans dans les geôles du régime Assad nous livre une réflexion magistrale sur les conditions historiques, politiques et idéologiques qui ont déterminé l'émergence des mouvements islamistes et, ce faisant, balaie beaucoup d'idées reçues sur l'islam et nous permet ainsi de poser un regard un peu plus lucide sur le monde dans lequel nous vivons.

Selon Yassin al-Haj Saleh, l'islamisme est une invention moderne inséparable de l'effondrement de l'Empire ottoman et de l'apparition, durant l'entre-deux-guerres, des États-nations dans le monde arabe. S'opposant à l'hypothèse anhistorique qui considère les islamistes comme une simple manifestation d'une religion musulmane immuable, traversant les siècles en demeurant toujours identique à elle-même, al-Haj Saleh affirme que les mouvements, organisations et groupuscules islamistes, jihadistes ou non (les Frères musulmans, le wahhabisme, el-Qaëda, Daech, Jabhat al-Nosra, etc.), et ce malgré leurs différences doctrinales, portent tous une même vision implicitement fondée sur la sacralisation de l'État-nation moderne, ou plutôt sur le fait de revêtir celui-ci d'un caractère fortement religieux. En effet, explique l'auteur, vouloir faire du texte coranique une constitution, de la charia une loi (civile et pénale) et de Dieu le souverain politique, revient à islamiser l'État laïque (surtout dans sa version totalitaire, nazie ou soviétique) ainsi que certains concepts-clé de la théorie politique moderne, et ne représente en aucun cas un retour à la pureté d'un État islamique originel qui aurait effectivement existé à un moment déterminé de l'histoire.

Or, cette islamisation de certains éléments de la modernité politique est rendue méconnaissable car les

D.R.

islamistes ont recours à un processus de remodelage de l'islam qui les fait apparaître, à leurs yeux ainsi qu'à ceux des autres, comme le produit nécessaire et l'expression authentique de cette religion. Il est donc facile de se méprendre et de croire que la violence des organisations jihadistes est directement issue de la religion musulmane elle-même ou, au contraire, horrifié par l'ampleur de cette violence, de nier toute relation entre ces organisations et l'islam. En réalité, l'islamisme jihadiste est l'islam et ne l'est pas : l'idéologie salafiste est constituée d'éléments provenant tous de la religion musulmane, mais qui sont structurés ensemble d'une manière à créer une doctrine historiquement inédite.

Selon al-Haj Saleh, cette doctrine justifie la violence sans pour autant l'engendrer, les causes de cette dernière n'étant pas religieuses, mais historiques, politiques et sociales. Dans la plupart des pays arabes, les États sont « privatisés » : il ne s'agit donc pas simplement de régimes oppressifs et dictatoriaux, mais d'un cas de figure assez singulier où toutes les institutions publiques sont, de fait, la propriété privée d'une petite minorité (le plus souvent une famille) qui use de ces institutions avec pour seule fin de s'enrichir et de se maintenir au pouvoir, et qui traite la grande majorité des citoyens comme s'ils étaient une minorité, les privant de l'ensemble de leurs droits politiques. Ces oligarchies ne peuvent perdurer sans exercer sur les populations une violence périodique pouvant atteindre parfois l'ampleur d'un génocide, ni sans bénéficier du soutien des puissances occidentales qui voient dans chacun de ces régimes prétendument laïques une garantie de stabilité politique, une digue contre la prolifération de l'extrémisme religieux, ainsi qu'un allié dans la « *guerre contre le terrorisme* ». À cela s'ajoute le fait que nous, Arabes, vivons actuellement dans un désert intellectuel et idéologique, et toutes les conditions seront alors réunies pour créer une situation explosive où l'islamisme jihadiste apparaîtra à beaucoup comme la seule forme de rébellion possible.

D'ailleurs, les islamistes, précise al-Haj Saleh, sont à l'image des régimes qu'ils se proposent de combattre : comme le sous-entend un slogan tel que « *l'islam est la solution* », leur but ne se réduit pas à pouvoir pleinement participer à la vie politique, mais consiste davantage à s'accaparer de l'État dans son intégralité, c'est-à-dire à l'islamiser. Et lorsqu'ils y réussissent, ils reproduisent le même type d'État sécuritaire qu'ils avaient voulu renverser, un État qui se comporte vis-à-vis de la population comme une force d'occupation extrêmement répressive et sanglante. De cela, Daech est une illustration exemplaire.

TAREK ABI SAMRA

CROIS OU MEURS. HISTOIRE INCORRECTE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE de Claude Quétel, *Taillandier/Perrin, 2019, 507 p.*

La France totalitaire

Le grand historien Claude Quétel, spécialiste de l'Histoire de la médecine et de la Seconde Guerre mondiale, souhaitait depuis longtemps écrire l'histoire, son histoire, de la Révolution française. Il reconnaît dans l'annexe historiographique de cet ouvrage que des dizaines de milliers de livres – certains fameux comme les travaux de Michelet ou de Taine, d'autres complètement oubliés – ont été consacrés à cet événement fondateur qui a bouleversé la France et le monde. Toutefois, Quétel estimait que la majorité de ces œuvres donnait une image trop positive de ces dix années de troubles. Se situant dans la lignée de François Furet et de son texte fondateur *Penser le Révolution française* (1978), il s'engage résolument en adoptant d'emblée une vision critique d'événements qui ont suscité de multiples interprétations.

Dans son avant-propos, l'auteur tranche un débat qui remonte au XIXe siècle et qu'a longuement traité François Furet. Faut-il considérer, comme ce dernier, que la Révolution, après avoir apporté à l'humanité le texte sacré de la Déclaration des droits de l'homme, a sombré dans les excès et la tyrannie, ou faut-il, à l'instar de la plupart des historiens anglo-saxons, condamner en bloc un bouleversement marqué dès le départ, dès le 14 juillet 1789, par les excès de tous ordres et des crimes injustifiés ?

La position de Quétel est claire, pour lui, et il reprend, en lui donnant un sens opposé, la fameuse phrase de Clémenceau : « *La Révolution est un bloc* ». Non pas comme le voulait Clémenceau, un bloc de progrès et d'espoir pour l'humanité, mais une succession de violences marquée par un total mépris des droits les plus élémentaires et ne pouvant que déboucher sur quinze ans de dictature militaire de Napoléon.

Il est vrai que son récit de cette histoire tragique ne nous fait grâce d'aucune des exactions de foules déchaînées menées par les sans-culottes parisiens. L'auteur montre de manière convaincante que les germes de la guerre civile étaient en place dès la convocation des États généraux. Ensuite, une succession de décisions catastrophiques a mis le pays à feu et à sang. Ce fut la première constitution qui se révéla inapplicable, la constitution civile du clergé qui entraîna la révolte de l'Ouest du pays, l'entrée en guerre contre le reste de l'Europe et enfin, l'exécution de Louis XVI et, plus scandaleuse encore, celle de la reine Marie-Antoinette.

D.R.

Quétel analyse aussi le rôle majeur joué par le club des Jacobins qui, sous l'impulsion de Robespierre et de ses proches, amorce la mise en place d'un système totalitaire, le premier de l'ère moderne, s'appuyant sur le tribunal révolutionnaire et la Terreur et faisant fonctionner la guillotine à plein régime. L'exécution de Robespierre par ses anciens partisans qui craignaient désormais pour leur vie, met fin à cette dérive qui suscitera bien des imitateurs dans le futur. Il faudra encore quatre années de crise pour que le Directoire, à bout de souffle, passe la main au général Bonaparte, le 18 Brumaire, mettant un terme définitif à la Révolution.

Au terme de cet ouvrage, le lecteur ne peut manquer d'être frappé par l'actualité de certains épisodes révolutionnaires. Les pillages de l'époque, dont fut notamment victime Notre-Dame de Paris, rappellent les dégâts causés par les « gilets jaunes » sur les Champs-Elysées en novembre dernier. Les porte-parole de ce mouvement font d'ailleurs fréquemment référence à la Révolution et à la guillotine dont la maquette figurait sur certains ronds-points.

Néanmoins, le livre ne répond que partiellement à une question de fond qui avait été traitée en son temps par Tocqueville dans son essai *L'Ancien Régime et la révolution* : comment expliquer cette vague de colère qui déferla sur la France dès l'été 1789 et s'alimenta de l'absence de réaction de la monarchie absolue, toute puissante en apparence ? Louis XVI porte une large part de responsabilité dans cette situation. Il n'était pas équipé pour faire face à une crise d'une ampleur inégalée et proposer les solutions tenant compte de l'esprit de l'époque et des leçons de la Révolution américaine. Comme la Russie de Nicolas II, la France de l'Ancien Régime avait besoin de réformes audacieuses pour sauver l'essentiel. Au lieu de cela, le pays ne cessa de dériver dans un climat d'anarchie sanglante et le roi capitula face à des émeutiers parisiens de plus en plus violents et extrémistes. Tocqueville souligne que les régimes sont plus vulnérables quand ils engagent des réformes que quand ils restent immobiles. La monarchie française fut trop timide et ne parvint jamais à proposer un plan cohérent de mutations fiscales et administratives.

Il n'en demeure pas moins que la violence, qui se déchaîna bien avant la Terreur de 1793 et, comme l'évoque Quétel, n'épargna ni les femmes ni les enfants, reste une énigme. La France était-elle frustrée à ce point ? Il faut espérer que de récents travaux sur ce thème de chercheurs anglo-saxons seront bientôt mis à la disposition du public francophone.

ANTOINE DE TARLÉ

À lire

Notre ailleurs de Rasha Khayat

© Anna-Maria Thiemann

Née à Dortmund en 1978, Rasha Khayat a grandi à Djeddah en Arabie saoudite avant de s'installer en Allemagne pour y étudier la littérature. Son roman *Notre ailleurs*, paru le 1er mai, raconte l'histoire de Basil, fils d'une Allemande et d'un Saoudien, qui apprend que sa sœur Layla a accepté un mariage arrangé et qu'elle se prépare à rentrer en Arabie pour la cérémonie nuptiale. Il décide de l'accompagner pour partager les bouleversements qui l'y attendent et se heurte à une société pleine de contradictions...

• • • • • • • • • • • •

Écrire selon Philip Roth

© Pascal Perich / Contour

Disparu il y a un an, Philip Roth nous laisse des essais et des entretiens sur l'art d'écrire réunis sous le titre *Pourquoi écrire ?* Il y dévoile les coulisses de son travail, revient sur ses controverses et nous livre de nombreuses anecdotes où se mêlent fiction et autobiographie... Parution le 16 mai chez Folio.

• • • • • • • • • • • •

Nietzsche à l'honneur

D.R.

Au moment où paraît le deuxième tome des œuvres de Nietzsche dans la Pléiade, les éditions des Belles Lettres publient *Poèmes complets* qui comporte l'intégralité de sa poésie dans une édition bilingue français/allemand prévue le 10 mai.

• • • • • • • • • • • •

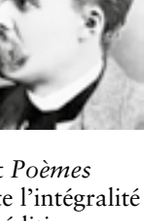
Les 60 ans du *Petit Nicolas*

© Sempé

À l'occasion des 60 ans du *Petit Nicolas*, plusieurs ouvrages ont été publiés, dont un livre-collector intitulé *Le Petit Nicolas fait la fête* réunissant dix histoires signées Goscinny et Sempé (chez IMAV) et la bande dessinée originale de ses aventures (chez Folio Junior). Enfin, une exposition Sempé est prévue à Bordeaux à partir du 5 mai.

• • • • • • • • • • • •

Beyrouth ne pardonne pas



Les éditions Erick Bonnier annoncent la sortie le 29 mai d'une nouvelle édition du roman *Beyrouth ne pardonne pas* de Carol Ziadé Ajami, véritable cri de révolte contre ceux qui bafouent les droits de la femme et laissent les clivages religieux détruire ce que l'amour a bâti. À paraître aussi (le 25 septembre) chez le même éditeur, *Julia* de Myriam Antaki.

À voir

Churchill et De Gaulle

La pièce de théâtre d'Hervé Béntégeat *Meilleurs alliés*, qui raconte la rencontre orageuse entre Churchill et De Gaulle le 4 juin 1944 à la veille du Débarquement, vaut le détour. À voir absolument au théâtre Monnot du 12 au 16 juin. Billets disponibles chez Antoine ticketing.

Mohamed Berrada, le Maroc en examen

Mohamed Berrada (1938) est considéré comme le chef de file du roman marocain contemporain. Il est romancier de langue arabe, nouvelliste, critique littéraire chevronné et traducteur. Il a longtemps enseigné la littérature arabe à la faculté des lettres de l'université Mohamed V à Rabat et est connu pour avoir traduit Roland Barthes et Mikhaïl Bakhtine en arabe. Après des études de lettres au Caire, il obtient, en 1962, un diplôme d'études approfondies en philosophie de l'université Mohamed V, puis un doctorat de la Sorbonne en 1973 sous la direction d'André Miquel. En 1961, il fonde avec Mohamed Aziz Lahbabi ce qui deviendra l'Union des écrivains du Maroc qu'il présidera de 1976 à 1983. Son œuvre a été récompensée au Maroc par le Prix du mérite culturel et le Prix de la critique.

Parmi ses romans : *lu'bat al-nisyan* (1987. *Le Jeu de l'oubli*, 1993), *Imra'at al-nisyan* (2002. La femme de l'oubli), *Mithla ṣayf lan yatakarrar* (1999. *Comme un été qui ne reviendra pas*, 2001), *Hayawat mutajawira* (2009. *Vies voisines*, 2013), *Mawt mukhtalif* (2016. *Une mort différente*) qui a remporté de prix Katara du roman arabe, et dernièrement *Rasa'il min imra'a mukhtafia* (2019. Lettres d'une femme disparue). *Ba'idan mina al-ḍawda'* ; *qariban mina al-sukat* (2014) avait remporté le prix du Maroc du roman et fut sélectionné sur la longue liste pour le prix Booker du roman arabe (2015). Il vient de paraître chez Actes Sud sous le titre *Loin du vacarme*. Dans ce roman, Raji, un diplômé en histoire au chômage, assiste le professeur Rahmani dans son projet d'écrire un livre sur l'histoire contemporaine du Maroc. En parallèle, il mène son propre projet, celui de raconter la même période par le biais de la fiction. Dans ce récit croisé, le présent est mis en rapport avec le passé, le parcours de vie des différents protagonistes, tous des intellectuels, embrasse le collectif et l'autofiction devient un témoignage dialogique sur l'histoire. Mohamed Berrada y scrute dans le bruit et la fureur un demi-siècle de l'histoire du Maroc dont il est acteur et témoin, revient

D.R.

dans une sorte d'autocritique sur les échecs des partis de gauche et témoigne du déchirement entre traditions passéistes et forces d'émancipation, tout en menant une réflexion autofictionnelle sur l'aptitude de la forme romanesque à dire la complexité du monde. Quant à l'exaltation de l'amour et des jouissances du corps, elle exprime aussi cette aspiration ardente à la modernité.

Loin du vacarme *combine le travail du romancier et celui de l'historien.*

Mon roman a une pseudo structure historique. Ce n'est pas l'histoire avec un grand H que je vise. L'historiographe du Royaume écrit l'histoire officielle. La fiction, elle, peut remplir les trous négligés par l'Histoire et dire plus concrètement cette histoire délaissée ou effacée. En produisant un autre discours, la fiction cherche à inciter le lecteur à réviser sa conception de l'histoire, notamment celle qu'il vient de vivre, donc à réfléchir différemment. Le roman élargit également l'horizon en l'ouvrant au probable : en concevant le déroulement des événements autrement, la fiction prend de la liberté par rapport au processus historique et l'interroge.

Quels éléments structurent votre roman et à qui s'adresse-t-il ?

Je tiens à mettre en voisinage, par le multilinguisme, les différents niveaux de langue, et à montrer, en même temps, à travers la diversité des personnages et leurs points de vue, une réalité contrastée et complexe. De plus, dans mes différents personnages, il y a ma mémoire. Mais la mémoire est toujours fluctuante et défaillante. L'écriture de mémoire élargit la réalité étroite et permet de passer du réel à la fiction ; elle est surtout régie par le présent qui l'emporte. *Loin du vacarme*, par exemple, commence avec Raji (qui signifie espoir) et se termine avec lui. L'ancrage fort dans le présent exprime le refus d'être englouti par le passé historique et la volonté de garder toujours un œil sur les événements en cherchant à être un acteur dans le processus historique. La question c'est Raji : Que faire ? Quel sera son sort ? Même s'il n'a pas de solutions aux problèmes politiques et sociétaux, il incarne le désir de changement.
Mes lecteurs sont les jeunes cultivés ou ceux de ma génération qui ont vécu le demi-siècle passé et se sont sentis vaincus, jusqu'à l'éclatement des dernières révoltes dans le monde arabe.

Pensez-vous vraiment que la littérature puisse participer à changer le monde ?

Oui, absolument. Dans le cas des pays arabes, on attendait que les idéologies mènent à l'émancipation. Qu'une supposée unité arabe, parachutée d'en haut, puisse apporter le « salut », s'est révélé être une illusion. De même pour les idéologies religieuses. Malgré les défaites, un espoir persiste. La littérature, la culture, la création dans toutes ses formes constituent un contrepoids aux discours idéologiques qui falsifient la réalité ; elles préparent ainsi la voie à la modernité, jusque-là avortée ou empêchée. La littérature joue un rôle de résistance à l'oppression et à la déshumanisation des citoyens arabes. Elle n'est pas, ou plus, engagée à la façon sartrienne, mais reste attachée à rendre compte des problèmes vécus, sans négliger pour autant les valeurs esthétiques inhérentes à la création, d'où sa spécificité.

Pour quelles raisons le Royaume tarde-t-il à avoir sa révolution ?

Le Makhzen, étymologiquement l'endroit où s'accumulent les richesses, est le siège du pouvoir et de ses traditions. Il a été ressuscité au XVIIIe siècle avec Moulay Ismaïl, mais ses traces remontent plus loin dans l'histoire du Maroc avec les Almoravides et les Almohades au XIe et XIIe siècles et renvoient à une structure féodale où le roi incarne l'autorité absolue. Les changements de dynastie au Maroc se sont faits sur des bases religieuses et d'allégeance au Makhzen. Cette structure perdure dans le tissu sociétal et entrave l'évolution et le changement des mentalités. Quant aux partis de gauche, ils ne sont pas parvenus jusque-là à s'implanter dans la société.
Le vrai changement ne pourra advenir sans l'instauration d'une démocratie dynamique adaptée aux évolutions du monde. Il ne s'agit pas d'une démocratie représentative, comme celle qui prévaut en Occident, mais d'une démocratie participative, fondée sur le dialogue et respectueuse des droits humains, en bref de tout ce qui est absent avec les régimes en place. D'ailleurs on assiste aujourd'hui à l'expression de ce grand besoin, c'est pourquoi les gens descendent dans la rue.

Dans vos romans, les femmes sont émancipées et jouissent librement de leur corps. N'est-ce pas contraire à la condition de la majorité écrasante des femmes au Maroc ?

J'ai le sentiment que la femme est en avance par rapport aux hommes. Ce type de femmes audacieuses donne de l'espoir. Elles sont minoritaires certes, mais le rôle de la femme est essentiel dans tout changement. Mon dernier roman, *Rasa'il min imra'a mukhtafia* (Lettres d'une femme disparue), raconte l'expérience d'une femme dans les années 60 dont le comportement libéré et les idées d'avant-garde choquent et troublent la mentalité de l'époque. Les portes lui étant fermées, elle disparaît. Commence alors une recherche pour la retrouver. Son amant qui avait opté pour un mariage bourgeois se rend compte que son expérience est vaine et tente de la retrouver. L'absence-présence de cette femme reflète la dénégation de son être de femme émancipée et, en même temps, l'impossibilité de vivre sans cette présence qui incarne le désir et la liberté. C'est toute l'ambiguïté de notre attitude envers la femme dans le monde arabe.

> « La littérature, la culture, la création dans toutes ses formes constituent un contrepoids aux discours idéologiques qui falsifient la réalité. »

Votre œuvre, à l'instar du roman arabe contemporain, est qualifiée d'expérimentation. Que signifie ce terme au juste ?

Initialement, ce terme était lié au livre d'Émile Zola, *Le Roman expérimental*, qui prônait le naturalisme ou un réalisme plus scientifique, en s'inspirant du médecin Claude Bernard qui avait écrit, de son côté, un livre sur la médecine expérimentale. Toutefois, les termes émigrent et se déforment. Pour ce qui est de la littérature arabe, il s'agit de la tendance à chercher une forme inédite, nouvelle, non expérimentée. Ce concept est toutefois équivoque. L'écrivain est amené à s'installer dans une forme. De plus, les formes ne s'inventent pas, elles sont une réponse à des contextes, des réalités et des expériences particulières. Même dans l'histoire du roman mondial, les formes nouvelles restent limitées comme chez Don Quichotte, Proust ou James Joyce par exemple. L'innovation totale n'est pas à la portée de tout le monde et a des limites. Quoi qu'il en soit, l'on est sorti du mythe d'écrire un roman arabe faisant appel à des formes purement classiques. Les interférences avec la littérature mondiale sont indéniables et les limites entre les genres tendent à être abolies.

« Les conditions nécessaires sont-elles réunies pour nous inscrire dans le IIIe millénaire ? » *est l'une des questions posées dans le roman.*

J'ai voulu imiter la rhétorique officielle des historiens et des journalistes qui choisissent des questions auxquelles il n'y a pas de réponse. Beaucoup de tentatives ont été entreprises et ont échoué. Comment abolir ce régime qui étouffe les aspirations au changement et la liberté de conscience ? Le protagoniste Faleh Elhamzaoui rappelait à son ami cette phrase de Lénine : « *Personne ne saurait prévoir le coup qui fera éclater la révolution.* »

Propos recueillis par
Katia GHOSN

LOIN DU VACARME de Mohamed Berrada, traduit de l'arabe (Maroc) par Mathilde Chèvre, *Actes Sud, 2019, 256 p.*

Biographie

Marlène, de chair et de lumière

MARLÈNE DIETRICH, LA SCANDALEUSE DE BERLIN de Jean-Paul Bled, *Perrin, 2019, 352 p.*

Professeur émérite à l'université de Paris IV Sorbonne, Jean-Paul Bled est un historien reconnu, spécialiste de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, qui signe avec *Marlène Dietrich, La scandaleuse de Berlin*, le parcours d'une femme jugée fatale, sensuelle et sophistiquée, mais libre par-dessus tout. Le destin de Marlène Dietrich fut étroitement marqué tant par les débuts du cinéma parlant que par la Seconde Guerre mondiale où, bien qu'allemande, elle a choisi de soutenir les alliés. Profondément attachée au Berlin de son enfance et de sa jeunesse, c'est pourtant à Paris qu'elle choisit de finir sa vie. Celle qui chantait « *J'ai encore une valise à Berlin* » a eu la joie, trois ans avant sa mort, d'apprendre la chute du mur qui séparait sa ville en deux mondes.

Son parcours d'actrice, de chanteuse et de résistante, Marlène Dietrich l'avait elle-même consigné dans ses propres *Mémoires*, œuvre qu'elle considérait définitive et réfractaire à toute révision, soustraction ou ajout, quitte à considérer toute autre tentative de relater sa vie comme mensongère ou superflue. En 1993, quelques mois après la mort de l'actrice, le fonds d'archives de Marlène Dietrich déposé à la Deutsche Kinemathek à Berlin offre à Jean-Paul Bled une occasion rêvée de réexaminer les vérités et contre-vérités livrées dans l'autobiographie officielle de l'icône et d'y ajouter les détails contextuels et chronologiques utiles à cette

D.R.

relecture. Aidé de Silke Ronneburg, responsable de ce fonds d'archives, et de son fils Marc Bled, grand cinéphile, Jean-Paul Bled se plonge dans une enquête fouillée dont il ramène un récit biographique exhaustif et objectif auquel on ne saurait reprocher une certaine froideur académique.

Issue, par sa mère née Joséphine Felsing, d'une lignée de riches horlogers et joailliers berlinois, Marlène Dietrich, orpheline de père avant l'âge de 7 ans, reçoit une éducation stricte. C'est à travers son attachement à sa maîtresse de français que la jeune fille se prend d'une passion secrète pour la France en pleine Première Guerre mondiale. Particulièrement douée pour le violon, Marlène se destine à une carrière de soliste. C'est paradoxalement le régime intensif des répétitions qui aura raison de son ambition : victime d'une inflammation de l'annulaire de la main gauche, elle doit renoncer à son rêve. Mais elle joue dans des orchestres qui accompagnent les films muets et envisage de devenir comédienne, fascinée qu'elle est par Henny Porten. Dans le Berlin aux mœurs libérées et en pleine décompensation postguerre, Mecque du cinéma mondial et d'une nouvelle culture de masse entre radios, magazines, cafés, cabarets et salles de spectacle, Marlène décroche au début des années 20 ses premiers petits rôles, à la fois chanteuse et vedette de revues. Elle épouse Rudi Sieber dont elle ne divorcera jamais et forme avec lui un couple étrange, aussi soudé qu'abstinent, chacun s'autorisant par ailleurs des liaisons dont il ne fait pas mystère à l'autre. Parfaite maîtresse de maison et maman dévouée de sa petite Maria, Marlène est déjà lancée quand Josef Von Sternberg, qui est en 1929 l'un des réalisateurs les plus en vue de Hollywood, fait d'elle son « *Ange bleu* » contre l'avis de ses collaborateurs qui ne voient pas à Marlène l'étoffe du rôle. Sternberg devient son pygmalion, lui apprend à jouer avec la lumière qui la transfigure. Elle incarne le glamour et commence une carrière internationale. L'historien nous invite à la suivre, d'une liaison amoureuse à l'autre, de Remarque à Gabin, de Gabin à Brynner qui a raison de sa superbe, de Paris à Venise, à New York, à Hollywood. Farouchement antinazie, elle chante pour les soldats alliés sur les champs de bataille. Vedette planétaire, durant les dernières années de sa vie elle souffre d'une mauvaise circulation dans les jambes et de chutes terribles, conséquences d'un cancer du col de l'utérus qui sera traité avec succès. C'est à Paris que s'éteint le 6 mai 1992, à 90 ans, celle qui fut littéralement un être de lumière. Elle sera inhumée à Berlin, en citoyenne américaine, au cimetière de Friedenau à côté de sa mère, après une cérémonie émouvante à l'église de la Madeleine.

Fifi ABOU DIB

Roman

James Baldwin interroge ce que Noir veut dire

CHRONIQUES D'UN ENFANT DU PAYS de James Baldwin, traduit de l'anglais (États-Unis) par Marie Darrieussecq, *Gallimard, 2019, 224 p.*

On reparle beaucoup de James Baldwin depuis 2016, année où est sorti sur les écrans le film du réalisateur haïtien Raoul Peck *I Am Not Your Negro* (Je ne suis pas votre nègre) qui retrace la lutte pour les droits civiques des Noirs américains à partir d'un texte inédit de Baldwin. Ce texte revient notamment sur les assassinats de trois figures majeures du mouvement : Medgar Evers, Malcom X et Martin Luther King. Le film a été nommé aux Oscars en 2017 au titre de meilleur film documentaire et a remporté en France le César du meilleur film documentaire en 2018. Le succès du film a sans doute à voir avec la fin des illusions concernant la situation des Noirs aux États-Unis, illusions entretenues par l'élection de Barack Obama et très vite douchées par le retour de bâton que représente l'élection de Donald Trump. Mais ce sont surtout la pertinence et l'extrême justesse du regard de Baldwin qui remportent l'adhésion.

Chroniques d'un enfant du pays rassemble des textes écrits dans les années 1940 et 1950 alors que Baldwin n'a qu'une vingtaine d'années, et publiés en 1955 ; mais il les reprend à l'occasion d'une nouvelle édition qui paraît en 1984 et qui sera enrichie d'une préface de Baldwin lui-même. Il y revient sur « *le casse-tête de la couleur* » qui est l'héritage de tout Américain, qu'il soit légalement ou réellement noir ou blanc, souligne que le Noir qui est devenu « *superflu* » est

D.R.

encouragé à se rendre utile « *pendant que les Blancs se chargent du lourd fardeau de diriger le monde* ». Ses mots résonnent avec une redoutable acuité : « *Il y a une ironie sauvage* (…) *dans le fait que la seule preuve que le monde ait jamais eue de la suprématie blanche est dans le visage et la voix noirs : ce visage jamais scruté, cette voix jamais entendue.* » Et il conclut que les gens qui se pensent comme blancs « *ont le choix entre devenir humains ou hors sujet* ».

Cette précision de la langue, cette acuité du regard qui ne renonce jamais à embrasser la complexité, cette ironie mordante que Baldwin retourne aussi contre lui-même, on les retrouve dans chacun des textes qui composent ce recueil et qui interrogent ce que signifie être noir aux États-Unis, pays qu'il aime plus que n'importe quel autre au monde et qu'exactement pour cette raison, il tient à critiquer en permanence. Et en permanence, Baldwin mêle la critique à l'introspection, évoque par exemple dans un même texte sa relation à son père, homme dur et sombre, pasteur guetté par la paranoïa, et les émeutes de 1943 à Harlem. De même, son passage injustifié de huit jours dans les prisons françaises est l'occasion de scruter le passé colonial de la France. Le regard qu'il pose sur lui-même a autant de vérité et de profondeur que celui qu'il pose sur les événements qu'il observe ou le fonctionnement social qu'il interroge. Ainsi écrit-il, après une altercation violente dans un restaurant à la mode où « *on ne sert pas les Noirs* » : « *Il y avait deux choses que je ne pouvais pas surmonter, deux faits aussi difficiles l'un que l'autre à saisir pour l'imagination, et l'un était que j'aurais pu être tué. Mais l'autre, que j'avais été prêt à tuer. Je ne voyais rien très clairement mais je voyais ceci : que ma vie, ma vie réelle était en danger, et pas à cause de ce que d'autres gens pouvaient faire, mais à cause de la haine que je portais dans mon propre cœur.* » Et plus loin, à propos de la haine qu'il a cru porter à son père, il écrit : « *J'imagine qu'une des raisons pour lesquelles les gens se cramponnent si obstinément à leurs haines, c'est qu'ils sentent qu'une fois la haine enfuie, ils seront obligés de faire avec la douleur.* »

L'intérêt de ces chroniques reste vivace aujourd'hui car elles aident à penser toutes les formes d'oppression et pas seulement celle de Noirs aux États-Unis. « *Les gens qui ferment les yeux sur la réalité n'invitent qu'à leur propre destruction, et quiconque s'efforce de rester dans un état d'innocence longtemps après que cette innocence est morte, se transforme lui-même en monstre.* » La portée de ces paroles est universelle et on ne peut que saluer cette nouvelle très belle traduction de Marie Darrieussecq qui rend justice à la perspicacité autant qu'à la subtilité de la pensée de Baldwin.

Georgia MAKHLOUF

Elena Ferrante, la toute-puissance de l'auteur

Frantumaglia, le dernier ouvrage d'Elena Ferrante, est un livre bizarre, peut-être unique dans toute la littérature.

FRANTUMAGLIA : L'ÉCRITURE ET MA VIE
d'Elena Ferrante, traduit de l'italien par Nathalie Bauer, *Gallimard, 2019, 464 p.*

Imaginez que Flaubert ait sciemment rédigé toutes ses lettres en vue d'en composer une œuvre et de créer ainsi cette fameuse figure de l'écrivain ermite qui a immolé son existence entière sur l'autel du beau style ; imaginez, de plus, que cette œuvre hypothétique soit notre seule source de renseignements sur l'auteur de *Madame Bovary* ; que nous ne possédons donc rien qui puisse sinon démentir, du moins nuancer l'autoportrait de l'artiste ; enfin, que les lettres de ses correspondants, ainsi que les autres formes de témoignages sur sa vie (comme les passages malveillants que les frères Goncourt lui ont consacrés dans leur *Journal*) n'existent tout simplement pas, et vous aurez alors une idée de ce qu'est ce livre étrange intitulé *Frantumaglia* : Elena Ferrante traçant son autoportrait avec la même liberté et en y exerçant le même contrôle que s'il s'était agi de créer un personnage de fiction.

Bien entendu, cela aurait été impossible si Ferrante n'avait pas décidé de cacher sa véritable identité. Son nouvel ouvrage, un recueil d'articles, de lettres et d'entretiens s'étalant sur une période de vingt-quatre ans et dans lesquels elle aborde sa conception de l'écriture et revient sur les thématiques essentielles de ses romans, est également, en partie, une tentative d'expliquer les raisons qui l'ont déterminée à ne vouloir exister sur la scène médiatique – et dans l'esprit de ses lecteurs – que sous la forme d'un simple pseudonyme.

« *J'ai l'intention de ne rien faire pour* L'Amour harcelant (son premier roman), *rien qui ne comporte un engagement public de ma personne* », affirme-t-elle catégoriquement dans une lettre à son éditrice peu avant la parution du livre en question. « *Je n'interviendrai qu'à travers l'écriture,* poursuit-elle, *en me limitant toutefois, là aussi, au minimum indispensable. Je me suis définitivement engagée de la sorte auprès de ma famille et de ma propre personne.* » Puis, au paragraphe suivant, Ferrante ajoute : « *J'ai du mal à expliquer cette décision de façon exhaustive, tu le sais. Je me contenterai de te confier qu'il s'agit d'un petit pari lancé à moi-même, à mes convictions. Je ne crois pas que les livres aient besoin des auteurs, une fois qu'ils sont écrits. S'ils ont quelque chose à raconter, ils finiront tôt ou tard par trouver des lecteurs.* »

> « Je ne crois pas que les livres aient besoin des auteurs, une fois qu'ils sont écrits. »

Vu le succès ultérieur et fulgurant de ses romans, surtout de la tétralogie *L'Amie prodigieuse* qui a trouvé des millions de lecteurs dans le monde entier, on ne risque pas de se tromper en disant que Ferrante a gagné son « *petit pari* ». Mais en outre, tout est là, ou presque, dans les quelques lignes du début de *Frantumaglia* : son « *désir un peu névrotique d'intangibilité* », c'est-à-dire sa « *timidité* », ainsi que son besoin, après avoir fouillé cruellement sa propre intimité pour écrire un roman, de reprendre ses distances, de recouvrer son intégrité et de se séparer de son livre ; sa volonté, en ne révélant pas sa véritable identité, de protéger l'intimité de sa famille et de ses proches, car en inventant un univers romanesque, explique Ferrante, elle ne peut que s'approprier certains éléments de la vie privée des personnes qu'elle connaît ; son hostilité envers la société médiatique qui menace la démocratie, fait de tout un spectacle, transforme les citoyens en public, permet à des clowns infâmes tels que Berlusconi (ou, plus récemment, Trump) de devenir hommes d'État et, dans le domaine de la littérature, impose à l'écrivain la tâche servile de promouvoir constamment ses produits – ses livres – et, surtout, sa propre personne ; enfin, son insistance inlassable, tout au long de sa carrière de romancière, sur le fait qu'un texte littéraire se suffit à lui-même, que la biographie de l'auteur est sans importance et n'aide pas à mieux comprendre l'œuvre.

Or, au fil des ans, Ferrante a fait une découverte cruciale : même si la personne réelle qui écrit des livres reste totalement dans l'ombre, l'auteur ne cesse pas pour autant d'exister dans l'œuvre écrite. Il est un être de fiction créé de concert par l'écrivain et le lecteur et qui ne se manifeste que dans le texte. « *Aujourd'hui,* dit Ferrante dans un entretien, *je redoute, plus que tout, la perte de l'espace créatif totalement anormal qu'il me semble avoir découvert. Écrire en sachant qu'on pourra orchestrer à l'intention des lecteurs non seulement une histoire, des personnages, des sentiments, des paysages, mais aussi sa propre figure d'auteure, la plus vraie puisqu'elle est faite de la seule écriture, de la pure exploration technique d'une éventualité, n'est pas rien. Voilà pourquoi soit je reste Elena Ferrante, soit je cesse de publier.* »

Il est donc question d'un auteur qui s'auto-engendre par l'acte de l'écriture et qui, comme Dieu dans sa création, est partout présent dans son œuvre. C'est aussi un auteur qui peut mentir, mais pour dire la vérité. Il ne s'agit pas seulement de la fabulation romanesque qui vise à révéler certains aspects de la réalité, mais de beaucoup plus. En parlant de ses entretiens (qu'elle accorde toujours par e-mail, et qui sont, par conséquent, une forme d'écriture et non pas une parole spontanée), Ferrante dit : « *L'idéal, pour moi, serait d'obtenir au moyen de réponses brèves le même effet que la littérature : en d'autres termes, d'orchestrer des mensonges qui disent toujours, rigoureusement, la vérité.* » Autrement dit, elle nous prévient que sa figure d'auteure, elle la modèle à sa guise ; que les informations autobiographiques qu'elle nous livre dans *Frantumaglia* – comme le fait qu'elle est originaire d'un milieu napolitain pauvre, à l'instar des deux héroïnes de *L'Amie prodigieuse* – peuvent être fausses ; et que, paradoxalement, cette image d'elle-même inventée de toute pièce révèle son moi profond plus que ne le ferait la connaissance de la personne réelle cachée derrière le pseudonyme.

> « Soit je reste Elena Ferrante, soit je cesse de publier. »

Bref, Elena Ferrante, telle que nous pouvons la connaître par ses romans, ses entretiens, ses articles, ses lettres, est de bout en bout un personnage de fiction. Il faudrait cependant ne pas oublier que l'image que nous nous faisons de n'importe quel écrivain célèbre est également, le plus souvent, une fiction ; mais une fiction d'une nature inférieure à celle de la première, car elle est produite par les médias dans le but d'enjoliver, de simplifier et donc de mentir pour, tout simplement, cacher la vérité. Ferrante dit être très attachée à la position défendue par Proust dans *Contre Sainte-Beuve*. Il est peut-être opportun de s'en souvenir ici : « *Un livre est le produit d'un autre moi que celui que nous manifestons dans nos habitudes, dans la société, dans nos vices. Ce moi-là, si nous voulons essayer de le comprendre, c'est au fond de nous-mêmes, en essayant de le recréer en nous, que nous pouvons y parvenir. Rien ne peut nous dispenser de cet effort de notre cœur.* »

TAREK ABI SAMRA

Essai

Raphaël Glucksmann ou la conjuration du vide

> « Nous savons qu'une promesse d'aube se love dans ce crépuscule pourvu qu'on ose l'affronter. Nous savons vers où aller et comment y aller. »

© Joel Saget / AFP

LES ENFANTS DU VIDE : DE L'IMPASSE INDIVIDUALISTE AU RÉVEIL CITOYEN de Raphaël Glucksmann, *Allary Éditions, 2018, 213 p.*

Les effets dévastateurs du cataclysme aux multiples facettes qui dévaste la planète sont-ils inévitables ? Ou bien est-il encore possible d'agir et d'entreprendre une démarche corrective pour éviter le pire ? Telle est la problématique qui sous-tend le dernier ouvrage de l'essayiste et fondateur du parti Place publique Raphaël Glucksmann, *Les Enfants du vide : de l'impasse individualiste au réveil citoyen*.

D'emblée, Raphaël Glucksmann annonce la couleur. Il entame son œuvre par une citation de Hölderlin : « *Là où croît le péril croît aussi ce qui sauve.* » L'imminence de la catastrophe, dialectique oblige, porte en elle les germes du salut. Comme le poète allemand, il sent le même devenir affolé qui se profile à l'horizon, mais il refuse de se persuader, comme lui, que les hommes sont incapables d'entendre la vérité et que la seule échappatoire est de s'emmurer à son tour (comme Hölderlin) dans le silence.

L'auteur ne le cite pas, mais c'est plutôt Burke et sa célèbre formule – « *Pour triompher, le mal n'a besoin que de l'inaction des gens de bien* » – qui vient spontanément à l'esprit. Pas question ici d'abandonner la moindre once d'espoir pour celui qui sait pourtant que les portes de l'enfer – à travers ledit « *vide* » en question – ont peut-être déjà été ouvertes.

Ce choix est clair comme de l'eau de roche dans l'imagerie qui sert de point de départ à la réflexion portée par l'ouvrage, celle d'une toile de Caravage, *Saint Mathieu et l'ange*. Par-delà l'illusion réconfortante d'harmonie et d'ordre qui se dégage du tableau, le tabouret sur lequel s'appuie Saint Mathieu est en équilibre instable : il a un pied dans le vide. Il en est de même de la démocratie libérale « *qui repose, comme le genou de Matthieu, sur un socle bancal* ». Le mouvement de balancier entre la démocratie, qui « *pose le primat du collectif sur l'individuel* », et le libéralisme, qui « *sacralise l'individu face à la collectivité* », a été rompu. L'individualisme a donc triomphé aux dépens de la collectivité. Il en résulte, selon l'auteur, un glissement du libéralisme dans une sorte d'état-limite, l'*hybris*, la démesure et, partant, une « *sortie de l'Histoire* » des démocraties libérales, aux antipodes de la prédiction gnostique de Francis Fukuyama, celle de « *la fin de l'Histoire* » et du triomphe de ce système politique, après l'effondrement de l'Union soviétique au début des années 1990.

Le monde est-il désormais condamné à choisir entre le déni de démocratie des élites libérales et le programme liberticide des populistes ? Face au délitement de la *res publica,* seule une « *main* » politique est à même de s'affranchir du cadre habituel pour restaurer la balance et soigner les démocraties malades. Voici l'objet que Raphaël Glucksmann assigne à sa réflexion philosophique, celle d'un citoyen au service de la Cité, voire d'un serviteur de la chose publique.

Dans une première partie, l'auteur passe au crible le « *vivre séparé* » qui s'est instauré, du fait d'une invasion de la société par la solitude et son lot d'anxiétés et d'insécurité. C'est le triomphe de l'hyper individualisation et du désengagement, la décrépitude des corps intermédiaires qui sont au cœur du processus de socialisation de l'individu, et le règne de l'atomisation sociale – les monades de Leibniz – dans laquelle Tocqueville avait déjà entrevu le terreau du despotisme et l'appel de la tyrannie. À l'origine de ce phénomène, les mécanismes indicibles de la mondialisation et de ses révolutions technologiques, mais aussi l'idéologie distillée par Milton et Hayek qui a conduit à l'avènement de l'*homo economicus*, ou l'individu réduit à la seule quête de la maximisation de ses intérêts personnels.

Le désastre qui en résulte, c'est la dislocation de la culture de l'empathie et des réseaux de solidarité et le culte des « *gagnants* », qui doivent inéluctablement « *écraser* » les perdants dans le monde selon Donald Trump et consorts. Or sans empathie, la citoyenneté est structurellement empêchée, soutient Raphaël Glucksmann, et les individus se retrouvent prisonniers de leurs ghettos respectifs et de la maladie identitaire. À cela, il convient d'ajouter la montée en flèche des inégalités, la ségrégation des classes sociales et la soumission de plus en plus manifeste des responsables politiques au pouvoir des lobbys et à des intérêts privés aux dépens de l'intérêt public.

Face à ce constat affligeant du « *vivre séparé* », l'auteur propose, dans une deuxième partie, le « *vivre politique* », qui est sans doute l'autre nom du vivre-ensemble. Deux idées-maîtresses ressortent de son exposé, qui n'est pas sans soumettre des propositions concrètes pour éviter le naufrage complet. Partant d'une référence au génial Pierre Clastres, Raphaël Glucksmann dénonce le « *contresens historique* » que constitue le gouvernement des experts et des technocrates, importe de l'expérience européenne, à l'heure où ce qui est nécessaire, c'est justement de recréer des réseaux de solidarité, de sortir de l'individualisation pour exercer pleinement et activement sa citoyenneté, se réapproprier l'espace public, recréer du politique et conjurer le vide.

Pour ce faire, il n'hésite pas dans ce cadre à proposer des projets concrets, à commencer par la crise de l'écologie, qui doit réveiller notre apathie face à la tragédie et doit être prise au sérieux. « *Seule l'écologie a la cohérence idéologique et la puissance tragique pour produire, traduire, et pérenniser* » la « *révolution mentale capable de nous sortir de l'impasse individualiste* ».

Des mots qui renvoient immanquablement aux propos similaires tenus par Samir Frangié dans son dernier grand entretien peu avant sa mort, publié dans l'ouvrage *La Révolution tranquille*. Avec, *in fine*, le même élan d'optimisme entre les deux hommes, la même volonté de passage à l'action salutaire, parfaitement exprimés en clôture par l'auteur dans ce qui ressemble aussi à l'un de ces appels humanistes dont Frangié avait le charme et le secret : « (…) *Nous savons qu'une promesse d'aube se love dans ce crépuscule pourvu qu'on ose l'affronter. Nous savons vers où aller et comment y aller. Nous savons quel horizon esquisser et quelle route emprunter. Nous savons ce qu'il nous reste à faire. Nous en sommes capables.* »

MICHEL HAJJI GEORGIOU

Le clin d'œil

DE NADA NASSAR-CHAOUL

Un bon point !

Quand vous étiez au jardin d'enfants – c'est comme ça qu'on disait à l'époque – vous aviez une charmante jardinière qui ne portait pas encore le nom imprononçable et prétentieux de « puéricultrice spécialisée en pédagogie infantile ». Cette brave fille rondelette et joviale qui se contentait de vous moucher et de s'assurer que vous aviez bien mangé votre tartine – les activités d'éveil de l'enfant n'étant pas encore au programme (ce qui ne vous a pas empêchée de pas mal vous en tirer, il faut dire) – vous donnait un bon point, une étoile rose en carton, que vous glissiez avec volupté dans une boîte ronde dite « boîte à bons points », à chaque fois que vous faisiez un beau dessin.

Aujourd'hui, vous collectionnez encore les bons points. Non pas ceux de la maternelle… mais ceux de commerçants diaboliques qui vous poussent à acheter, acheter toujours plus, jusqu'à devenir la meilleure élève… de la grande classe de la consommation. C'est ainsi qu'avertie par des annonces martelées sur votre portable, vous vous précipitez au supermarché du quartier pour doubler vos points avant l'expiration du délai fatidique. Vous accumulez des lessives pour un an, des boîtes de lait capables de nourrir une pouponnière et des conserves suffisantes pour tenir le blocus de Berlin. Vous arrivez hagarde à la caisse, avec le triomphe pervers d'un premier de classe, pour vous voir remettre par une caissière harassée… deux *Tupperware* roses à quatre sous du plus vilain effet.

Vous ne vous découragez pas pour autant et attaquez le haut de gamme, votre grand magasin préféré. De bijoux en sacs de marque, il n'y a bientôt plus grand-chose sur votre carte de crédit. Qu'à cela ne tienne, vous avez accumulé 2000 points. À vous les achats à l'œil ! Hélas, vous avez mal lu. C'est 20 000 points qu'il vous fallait pour le moindre petit bon d'achat gratuit !

Même les compagnies aériennes se sont mises de la partie et vous bombardent de courriers abscons sur les *miles* (équivalents aériens des points) que vous auriez accumulés, lesquels jusque-là, et malgré vos voyages fréquents, ne vous ont pas encore accordé le moindre strapontin en avion.

Et si vous achetiez une boîte à bons points roses comme au jardin d'enfants ?

Publicité